





AU NOM DE TOUS LES CHATS

# Les Éditions Novae

Val-D'Or, Québec  
mer@cablevision.qc.ca

Tous droits réservés.

Sauf à fins de citation, aucune partie de ce volume  
ne peut être reproduite ou transmise,  
de quelque façon que ce soit,  
sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Dépôt légal

Bibliothèque nationale du Canada, 2006

Bibliothèque nationale du Québec, 2006

ISBN 2-923223-11-X

AU NOM DE  
TOUS LES CHATS

*ROMAN*

REN WEXLER

LES ÉDITIONS NOVAE



*« On juge une société selon la  
manière qu'elle traite ses chats. »*

Georges Bernard Shaw  
Écrivain irlandais 1856-1950



*Tous les noms des personnages de ce roman sont fictifs ;  
toute ressemblance ne serait que le fruit du hasard.*



## REMERCIEMENTS

*Sincères remerciements à la Ville et à l'État de New York  
ainsi qu'à l'État du Vermont pour tout renseignement  
relatif à la publication de ce livre.*

*Au peuple américain : soyez assurés qu'aux plus sombres  
moments des tragédies du 11 septembre j'étais avec vous.*

*L'auteur*



## CHAPITRE I

New York : « La ville qui ne dort jamais. »

Le ciel est encore lourd de fumée et les gens sont toujours sous le choc.

Cindy Matheson n'a pas bougé de son appartement du Bronx, cela doit faire deux ou quatre jours, elle ne sait pas, elle est encore sonnée, abasourdie. Elle réfléchit, elle sait que si elle vit encore, c'est à cause d'un chat, ou plutôt une chatte.

La journée même du drame, elle téléphone à son patron et à sa famille qui demeure au Maryland. Elle leur dit que tout va bien. Elle leur dit aussi de ne pas s'inquiéter.

Le lendemain, elle répond à une dizaine d'appels téléphoniques, des amis et des parents qui s'informent. Les seules sorties qu'elle se permet le lendemain et le surlendemain du drame, c'est pour se rendre à l'église épiscopale de son quartier où des centaines de personnes se rassemblent pour des séances de prière le matin et le soir.

En fait, c'est une tradition américaine. Dans les plus sombres journées de leur histoire, le peuple américain a toujours su où se diriger. Soit dans leurs plus petites chapelles ou dans leurs somptueuses églises pour demander l'intervention divine.

Cindy Matheson a obtenu son emploi il y a environ deux mois, grâce à une annonce parue dans le *New York Times*. Elle effectue le travail de dispatcher pour une pe-

tite compagnie qui emploie une vingtaine de techniciens, tous spécialisés dans l'entretien et la réparation d'ordinateur, les plus sophistiqués. Le bureau et l'entrepôt de la compagnie sont situés au rez-de-chaussée d'un édifice de trente et un étages sur Greenwich Street, tout près du World Trade Centre. Le bureau comprend la pièce de réception où besogne Cindy, avec une panoplie d'appareils médiatiques, d'ordinateurs, de cellulaires, de téléphones et même un appareil C.B. (Citizen Band) au cas où l'un des autres refuserait de se faire entendre. À sa gauche, il y a une porte qui donne sur le bureau du patron Harry Bell, un bonhomme dans la quarantaine à la carrure athlétique, le front dégarni. Il est technicien lui aussi. Il travaille pour sa compagnie, il est rarement là, bien sûr ! À l'arrière, il y a l'entrepôt. C'est une vaste pièce avec des tablettes, jusqu'au plafond, remplies de pièces d'ordinateur de toutes sortes. Au fond, il y a la sortie d'urgence qui donne dans l'arrière-cour.

En fait, Cindy est presque toujours seule à la réception. Son travail consiste à orienter tel ou tel technicien vers telle ou telle adresse de la Grosse Pomme.

Souvent, les techniciens viennent chercher des pièces dans l'entrepôt, choisissent ce qui leur convient et remplacent d'autres pièces au mauvais endroit. Tout est pêle-mêle. Le capharnaüm, comme se plaît à l'appeler Harry lorsqu'il mentionne l'entrepôt. Quelques fois, il arrive en trombe devant l'édifice, descend de son véhicule 4X4 en vitesse, pénètre à l'intérieur avec son cellulaire à l'oreille gauche, entre dans son bureau ou se dirige directement vers le capharnaüm. Il en ressort presque immédiatement avec la pièce dont il a besoin, marmonne quelques instructions à Cindy. Il s'en va aussitôt, mais cette fois-ci, le

cellulaire à l'oreille droite. Un jour, un technicien a révélé à Cindy que leur patron roule ainsi à l'épouvante jusque tard dans la nuit dans les rues de New York. C'est en regardant chaque côté de lui et en baissant le ton qu'il lui a déclaré : « C'est un maniaque, un vrai maniaque. »

C'est le silence total dans l'appartement de Cindy. Elle est allongée sur sa chaise longue, essayant d'oublier ces malheureux événements. Les yeux mi-clos, elle se remémore son enfance au Maryland, se revoit à l'âge d'une dizaine d'années sur la ferme familiale tout près de la petite ville de Ady.

Un jour d'été, elle se promène sur le bord de la rivière Deer, à courte distance de la maison familiale, espérant y trouver des agates de différentes couleurs. C'est alors qu'elle aperçoit quelque chose qui bouge dans l'eau près de la grève. S'approchant, elle croit discerner quelque chose qui ressemble à un sac de jute semblable à ceux que son père achète parfois au marché et qui contiennent du blé ou de l'avoine pour nourrir les animaux. Avec précaution pour ne pas mouiller ses souliers, elle allonge le bras afin de saisir le sac. L'ouverture est attachée avec de la broche (communément appelée « broche à foin »). Croyant qu'il y a un poisson à l'intérieur, elle l'ouvre doucement. Surprise ! C'est un chaton. Il y a aussi, à l'intérieur, une grosse pierre d'environ cinq kilos. Le chat miaule quand il la voit. Trempé jusqu'aux os, il grelotte. Son pelage est orangé, taché de noir avec du blanc sous le cou.

Depuis longtemps elle rêve d'un minou : non seulement elle en a trouvé un mais elle lui a aussi sauvé la vie. Le soir venu, après avoir raconté ce triste épisode à son père, celui-ci lui répond :

– Un chat a neuf vies. C'est probablement quelqu'un qui a voulu le noyer pour s'en débarrasser. Des gens sans foi ni loi, avait-il conclu.

Elle se remémore aussi, quand à l'âge de dix-huit ans, elle a quitté la maison familiale pour occuper un emploi de réceptionniste à la compagnie Frito-Lay à Aberdeen, une petite ville non loin de Ady. Elle aussi rêvait de la Grosse Pomme. C'est alors qu'elle a quitté son emploi en juin 2001 pour accepter l'offre de la Big Apple Computer Co. sur Greenwich Street. Elle se rappelle les premiers jours de son travail à Manhattan. Elle a attrapé un torticolis, car elle est tellement près du World Trade Center que pour voir le sommet des tours, elle doit s'approcher le plus près possible de la vitrine, penchée, en appuyant sa main gauche sur le dossier d'une chaise pour ne pas perdre l'équilibre, la tête à l'envers, elle réussit ainsi à voir l'extrémité de la tour nord.

La première journée de son travail, elle passe plusieurs minutes dans cette position. Les passants sur le trottoir qui la voient savent pourquoi elle pratique ce manège et ils sourient. (D'ailleurs, il n'était pas rare de voir des gens déambuler dans Manhattan, surtout des étrangers, la tête complètement vers l'arrière pour admirer le symbole de la richesse américaine.) Malgré tout, elle se considère chanceuse de travailler au rez-de-chaussée. « De toute façon, se dit-elle, c'est beaucoup trop haut pour moi, j'en aurais le vertige, brrr... »

Machinalement, Cindy regarde l'heure à son bras, le tableau numérique indique 09-13-01, 18 h 12 min. « O.K., il est temps que je retrouve le fil de ma vie », pense-t-elle. Elle attrape la manette et ouvre l'appareil télé. Voyant les scènes de la déflagration, elle se souvient que lors de sa

fuite dans la foule, et rendue assez loin de Ground Zero, tous s'étaient arrêtés pour regarder en arrière. Les femmes laissaient entendre des cris de désespoir, plusieurs se prenaient la tête à deux mains.

Les hommes ahuris, les yeux hagards, la bouche ouverte ; ceux qui réussissaient à articuler des sons ne prononçaient qu'un seul mot : terroristes, terroristes.

À mesure que se déroule l'émission rétrospective, Cindy croit reconnaître des endroits qui lui sont familiers. Maintenant, elle voit à la télévision le film des événements qu'elle a vécus. Soudain, elle a peine à se reconnaître tellement son visage est couvert de suie. Malgré la fumée, elle discerne très bien le reporter qui l'aborde dans la foule.

– Madame, madame. Je suis Jim Straw du réseau AMS Télévision, comment êtes-vous sortie de cet enfer ? lui demande-t-il tout en approchant le micro près de la bouche.

– C'était plein de fumée, je me suis sauvée par la sortie d'urgence, lui répond-elle, exténuée. Et, je courais dans la rue dans la mauvaise direction.

– Dans la mauvaise direction ?

– Oui et là, c'est un chat qui m'a sauvé la vie

– Un chat ?

– Oui, je devrais dire une chatte, orangée et tachée de noir avec du blanc sous le cou. Elle s'est bien cambrée devant moi et elle m'a dit...

Jim Straw ne lui donne pas le temps de terminer sa phrase, il rapproche le micro à sa bouche et déclare devant la caméra :

– Mesdames, Messieurs, il faut comprendre que devant pareils événements, il faut s'attendre à ce que certaines

personnes doivent faire un séjour dans un établissement de santé .

Il termine sa phrase avec des trémolos dans la voix, puis aborde un homme :

– Monsieur, Monsieur, je suis Jim Straw pour le réseau AMS.

C'est à ce moment que Cindy laisse tomber : « Damnit', ce putain de reporter, il veut me faire passer pour une folle. » Et brusquement, elle saisit la manette et lui ferme la gueule.

## CHAPITRE II

La parole et le rire sont le propre de l'homme ; cependant, tous les animaux comprennent le langage de l'homme et peuvent communiquer entre eux, dans un langage que l'homme ne comprend pas.

\* \* \*

Si mon oreille gauche n'était pas écorchée et si mon poil était plus soyeux, je me laisserais approcher par les employés qui conduisent le véhicule sur lequel est écrit « New York Humane Society ». Eux me donneraient ce qui me manque le plus : de l'eau. Ils ne me bousculeraient pas en m'embarquant dans la fourgonnette. Bien sûr, j'aurais à passer l'examen de leur vétérinaire et ils m'offriraient au public en adoption. Les gens verraient ma photo dans le *New York Times* ou le *Daily News* ou encore, dans le *News Day* de Long Island, car après tout, je ne suis pas si laide, je suis regardable, non ?

C'est ainsi que pense Kat-Kan en sommeillant sur sa corniche.

Elle a hérité de ce recoin de sa mère Kiwi XI, une sage chatte qui vivait dans le quartier depuis longtemps. Kiwi XI a, auparavant, habité dans une somptueuse demeure du côté de Jersey City. Après s'être fait jeter à la rue par son maître parce qu'elle perdait ses poils et que le fauteuil

du salon en était garni, elle avait erré ici et là, dans les rues de la ville pour ensuite se retrouver à Manhattan. Âgée d'une dizaine d'années, atteinte de la maladie de coryza, dépourvue du sens de l'orientation, elle s'était fait happer à l'heure de pointe, en pleine 5<sup>e</sup> Avenue par un véhicule 4x4.

Aucun chat du voisinage n'a jamais connu la cachette de Kat-Kan. C'est un secret bien gardé. En fait, c'est une corniche étroite surélevée d'environ trois mètres du sol, sous le parapet d'un petit gratte-ciel de trente et un étages. Elle y accède par l'arrière-édifice en deux bonds. Le premier sur un énorme container à ordures en acier qui est toujours là. À l'occasion, un gros camion à benne vient le vider, elle n'a qu'à se recroqueviller dans son coin et ne pas bouger. Le deuxième bond demande plus d'élan pour enfin atterrir sur la corniche. Aucun chat du voisinage ne peut la voir ainsi, ni personne. Par contre, elle peut voir tout ce qui se déroule en bas, dans l'arrière-cour. Elle a même réussi à monter avec elle une guenille d'étoffe qu'elle a trouvée près du container. Elle peut librement se prélasser et faire sa toilette. C'est ainsi que, confortablement assise ou couchée, elle passe de longues heures à observer et entendre le brouhaha des arrière-édifices de Manhattan : camions de livraison, voitures de taxi, quelquefois des gens pressés avec un cellulaire à l'oreille. Une fois la semaine, elle aperçoit la fourgonnette de la Humane Society. Quelquefois, elle envie les chiens et les chats que les employés ramassent parce qu'ils sont abandonnés. On leur parle en leur faisant des caresses, on leur donne à boire avant de les embarquer. Les autres chats du quartier l'ont surnommée Kat-Kan, parce que lors de ses absences parfois prolongées, elle revient toujours avec une

boîte de nourriture entre les dents. Et ce nom lui est resté collé. Quand il lui prend une envie soudaine de Dr Ballard<sup>2</sup>, elle pourrait risquer sa vie, et même passer à travers les flammes pour s'en procurer.

Le pont de Brooklyn étant situé à deux bonds de sa corniche, téméraire, elle s'aventure à le traverser en marchant sur la série de gros câbles de services utilitaires (électricité, téléphone, fibre optique) suspendus au-dessous de la travée automobile. Ainsi, de l'autre côté de la East River, dans le quartier Brooklyn, il y a de nombreuses résidences familiales, les grosses madames, comme elle se plaît à les appeler quand elle raconte ses incursions dans Brooklyn aux autres minous des alentours. Ainsi, les dames du quartier qui nourrissent leur siamois ou leur persan ont l'habitude de déposer directement sur le palier les boîtes entières de nourriture. Kat-Kan, cachée non loin, n'a qu'à faire un bond et leur dérober la boîte sous le nez. C'est pour cette raison qu'un jour, elle est rentrée très tard dans la nuit avec une boîte de Dr Ballard saveur de poisson entre les dents, la face ensanglantée et une oreille écorchée.

\* \* \*

À la chute de la première tour, qui est pour elle un danger immédiat, elle déguerпит pattes à son cou.

À vive allure dans les rues de New York, dotée d'un radar félin propre à sa race, elle s'enlignait vers le nord.

Le son strident des voitures de police l'apeure encore plus. S'apercevant que le nuage de fumée semble la poursuivre, elle n'ose pas s'arrêter pour regarder derrière, mais elle se dit que quelque chose de grave a dû se produire. Les visages des humains qu'elle voit sont crispés, quelques-

uns ne laissent entendre que des sons plaintifs, d'autres, surtout des femmes, ne finissent plus de répéter les mêmes mots : « Oh my God ! Oh my God ! » À maintes reprises, des automobilistes nerveux doivent freiner brusquement pour ne pas la happer. Sur Hudson Street, à la hauteur de la 13<sup>e</sup> Rue, un homme blond aux cheveux frisés au volant d'une voiture sport qui roule à toute vitesse vers le sud l'évite en donnant un coup de volant à sa droite. En ouvrant la vitre de la portière, le visage rouge de colère, l'automobiliste lui lance : « La prochaine fois, je ferai de la bouillie pour les chats avec toi. » Le poil hérissé, au comble de la frayeur, elle continue sa course folle jusqu'à la 28<sup>e</sup> Rue où elle bifurque vers la gauche et voit enfin un endroit où s'arrêter pour se reposer. C'est le Chelsea Park. Exténuée, elle tourne la tête et voit au sud un énorme nuage de fumée qui s'élève dans le ciel.

Tremblant de peur, se sachant gravide, elle désire avant tout mener sa chattée à terme pour élever ses chatons comme sa mère l'a fait pour elle. Elle revoit, dans son esprit, la dernière heure qu'elle vient de vivre, mais trouve mystérieux qu'elle ait pu s'exprimer dans le langage des humains pour sauver la vie d'une jeune femme. Elle s'est cambrée devant elle pour la stopper et lui a lancé : « Fais demi-tour et sauve-toi. »

Chelsea Park est pour elle un endroit bénéfique. De nombreux pique-niqueurs sortent au pas de course, curieux, pendant que les gens couraient à vive allure pour s'éloigner de Ground Zero. Maintenant que les deux tours se sont écroulées, tous courent pour s'en rapprocher.

Plusieurs d'entre eux ont laissé leur repas ou leurs sandwichs sur les tables. Ils ont même laissé ce qu'il lui

manque le plus : de l'eau à boire. Repue, elle se terre sous le buisson.

S'étant réveillée pendant la nuit à cause de cette odeur d'hécatombe qui semble recouvrir toute la ville, elle se souvient de ce que sa mère Kiwi XI lui a avoué avant qu'elle ne se fasse happer sur la 5<sup>e</sup> Avenue.

Une terrible explosion de la même puissance avait secoué tout le quartier quelques années auparavant. Elle était sur sa corniche lorsqu'eut lieu le terrible « coup d'cochon » comme elle s'est plu à l'appeler par la suite. Elle avait été tellement secouée qu'elle avait dû rester plusieurs jours blottie sur son recoin de corniche. Par la suite, elle en avait perdu le sens de l'orientation. C'est ainsi que lorsqu'elle voulait aller se nourrir dans les poubelles généreuses des chics restaurants de la 5<sup>e</sup> Avenue, elle se retrouvait à errer sur Canal Street. Une autre fois, n'ayant jamais pu retrouver son chemin le soir venu, elle avait dû passer la nuit sous un container d'acier dans le port de Manhattan.

Même dans la quiétude de Chelsea Park, elle se demande pourquoi des êtres humains peuvent frapper aussi bêtement leurs semblables. Vraiment, les hommes devraient se qualifier « champions des cons » au lieu de se dire intelligents. Étant bien déterminée à s'éloigner de cet enfer, elle quitte Chelsea Park en pleine nuit, longe la 28<sup>e</sup> Rue jusqu'au West Side Express Way. Profitant de la noirceur et du trafic moins dense à cette heure tardive, elle le traverse, longe la rivière Hudson et découvre le Hewitt Clinton Park. Exténuée, haletante, elle se réfugie sous des arbustes.



### CHAPITRE III

Jamais New York n'a connu septembre aussi triste, même le ciel enfumé semble vouloir barrer le chemin au soleil. Les employés de Clinton Park, visage figé, appuyés sur leurs outils de jardinage aux manches longs, lèvent les yeux du côté de Manhattan. Ensuite, ils regardent le sol.

Ce sont des cris et des rires d'enfants qui font sortir Kat-Kan de son refuge et de sa frayeur. Aussitôt que les enfants l'aperçoivent, tous veulent la prendre dans leurs bras pour la caresser. Tous lui disent comment elle est belle, aucun d'eux n'ayant remarqué son oreille écorchée. Tous veulent lui donner une partie de leur repas ou sandwich, et lui offrent à boire.

Pour elle, c'est l'euphorie, le bonheur total. Elle pense que son périple vers le nord va se terminer là, croyant enfin avoir trouvé ce qu'elle cherche le plus. Elle s'est même surprise à ronronner sur les genoux d'une fillette d'une dizaine d'années qui, malheureusement, lui révèle quelques instants plus tard qu'elle ne peut l'emmener avec elle parce qu'elle a déjà un chaton à la maison. Par la suite, une autre lui révèle à son tour qu'elle ne peut pas l'adopter parce que son papa est allergique aux chats. Quelle excuse... Un garçonnet lui avoue que s'il l'emmenait avec lui, il ne saurait pas quoi faire avec les minous qu'elle porte dans sa bedaine. Sa journée paradisiaque se termine vraiment quand elle voit arriver un gros autobus

scolaire. Tristement, elle regarde les enfants monter un à un dans le véhicule.

Le soir venu, c'est d'un pas nonchalant et avec nostalgie qu'elle déambule le long de l'allée du parc qui la mène directement vers l'Hudson River. Elle déchiffre avec difficulté ce qui est écrit sur une énorme barge accostée au quai : *Crude Oil Tanker Co.* Elle saute dessus. Partout elle voit des affiches sur lesquelles est écrit *no smoking*. C'est un bâtiment qui effectue le transport de marchandises vers les villes du nord de l'état de New York. Le trajet doit durer quelques jours. Voilà pourquoi le bateau, de forme plate et d'environ cent mètres de longueur, est constitué d'aires habitables à l'avant, comme la cuisine et les chambrettes pour le personnel, surmontées par la cabine de pilotage. Le tout a l'apparence d'une bicoque. Elle se terre sous l'un des containers qu'il y a sur le pont. Quelques instants plus tard, de son recoin elle voit embarquer quelques hommes costauds aux avant-bras tatoués. Tous ont un sac de voyage à la main. Ce doit être des membres de l'équipage. Dans les minutes qui suivent, le son mystérieux du signal de départ se fait entendre (corne de brume).

\* \* \*

Tout à fait nouveau, pour elle, de se faire bercer par les eaux de la majestueuse Hudson River. À travers le bruit des moteurs diesel et le clapotis des vagues contre le bateau-citerne, elle réussit à saisir la conversation des hommes d'équipage. Curieusement, comme sa mère l'appelait auparavant, ils qualifient l'attentat du World Trade Center de « sale coup d'cochon » envers l'Amérique.

La brunante du 12 septembre est déjà tombée sur l'Hudson River et la barge *Crude Oil Tanker* ne peut atteindre sa vitesse de croisière à cause de l'épais brouillard qui recouvre toute la région de New York. Voilà pourquoi on peut entendre à tout instant le signal d'avertissement sonore lorsque les navires se croisent. Tapie sous le container, outre le bruit des matelots qui vaquent à leurs occupations, Kat-Kan a cru déceler un son étrange qui n'est pas, à sa connaissance, un bruit d'humain.

C'est un bruit qui fait penser à celui d'un animal en délire. Elle a bien allongé le cou pour tenter de découvrir quel animal pouvait être aussi déplaisant. Peine perdue, la nuit est déjà tombée, il est impossible de discerner quoi que ce soit. Ainsi, elle se dit : « Aussi bien attendre quelques heures pour pousser une nouvelle investigation. » Le sommeil léger, ne dormant que d'un seul œil dans la crainte de l'inconnu, elle laisse errer ses pensées. C'est ainsi qu'elle revoit sa quarante-septième arrière-grand-mère qui se nommait Parsley. Probable qu'elle aussi avait navigué sur les eaux de l'Hudson River.

En fait, elle et un autre chat mâle, sans pedigree lui aussi, avaient été embarqués à bord de *La Dauphine*, le bateau de Verrazano, le découvreur du site de la future ville de New York, en 1525. Toutes les compagnies maritimes se devaient d'embarquer au moins deux chats qui avaient pour tâche de livrer bataille aux rats.

Parti de France, le voyage devait durer environ trois mois. La traversée de l'Atlantique avait dû être terrible. Le second du navire, un nommé Wildrow, avait sévèrement averti l'équipage que quiconque surprendrait les chats à

dormir sur le pont devait les lancer par-dessus bord, tout simplement. C'est ainsi que Parsley avait dû, avec son compagnon, passer des nuits blanches à guetter et attraper ces sales bêtes...

La nuit est opaque et brumeuse sur l'Hudson, les matelots sont tous à leur poste de travail à cette heure-là. La bête folle a cessé ses cris plaintifs, seule la lumière de la cabine de pilotage surélevée est visible. Kat-Kan est sortie de son refuge pour explorer le pont du navire. Peut-être y trouvera-t-elle de quoi se mettre sous la dent. C'est avec nostalgie qu'elle lève la tête et regarde à l'horizon les lumières des gratte-ciel de New York, sa ville, un gros nuage de fumée s'élève au dessus de l'île Manhattan.

En fouinant ici et là, elle se dirige vers l'aire d'habitation à l'avant et découvre un plat à nourriture en céramique qui semble lourd. Il contient quelques feuilles de salade et des cœurs de pomme rongés : rien de bon pour elle. Par contre, non loin, il y a un autre plat rempli d'eau qui semble propre. Elle la lape d'une traite. Elle continue son investigation : d'un bond, sur un baril d'acier et d'un autre bond, sur le plancher extérieur de la cabine de pilotage, et enfin d'un dernier bond sur la rambarde qui entoure l'habitacle. De là, elle distingue clairement de dos l'homme debout affairé au gouvernail. Un type costaud, aux cheveux bruns, qui semble avoir le teint basané. Ce doit être le capitaine ou son second. Il semble accomplir son travail laborieusement, tournant la tête à gauche et à droite, actionnant de temps à autre de petites manettes, appuyant quelquefois sur des boutons lumineux.

De la rambarde, elle vient près de perdre l'équilibre au signal qui retentit tout près d'elle. Un long coup signifie la rencontre avec un autre navire. Elle se déplace de quelques

pas sur la rambarde pour mieux voir, d'un autre angle, à l'intérieur de la cabine. Et elle découvre le pot aux roses.

C'est un petit chimpanzé mâle, comme ceux qu'elle a déjà aperçus dans la vitrine d'un magasin d'animaux, quelques semaines auparavant sur la rue William, et qui faisaient des grimaces. Affalé sur la chaise du capitaine, le cou replié sur lui-même, la babine inférieure pendante, il semble dormir profondément. Elle comprend la raison du plat d'eau qu'elle a bu tout récemment. Elle a un horrible sentiment de dégoût. D'un seul bond, elle saute sur le pont et court à vive allure se cacher sous le container d'acier.

À l'aube, les diesels changent de son. L'abordage est brusque contre un petit quai qui semble être situé à quelque distance d'un autre quai plus achalandé. Maintenant que le roulis a cessé, la grosse citerne est devenue immobile.

Une énorme grue mobile est sur la rive. À côté de l'engin, l'opérateur gesticule et se met à vociférer quand le capitaine apparaît sur le pont.

– Que s'est-il passé, bande de lambins ? J'attends ici depuis longtemps ! Avez-vous été attaqués par les terroristes ? Savez-vous que ça coûte cent dollars l'heure de location cette grue-là ?

Le capitaine rétorque aussitôt avec un accent italien :

– C'est pas toi qui paies, espèce de con. Tu n'es donc pas au courant de l'épais brouillard qui sévit sur toute la région ? Si j'avais eu une épée à la Monte Cristo, je l'aurais tranché.

L'opérateur marmonne quelques mots qui ressemblent à des injures. Le capitaine lui lance d'un ton impératif :

– Monte dans ton engin, et dirige ton boom<sup>3</sup> ici que l'on débarque ce damné de container.

\* \* \*

La clarté se pointe à l'horizon. Kat-Kan entend tout le brouhaha des manœuvres qui s'affairent à attacher le lourd colis au filin d'acier doté d'un crochet qui leur dandine au-dessus de la tête. Big John, un matelot aux cheveux blonds et frisés, les yeux petits, les avant-bras tatoués, se hisse sur le dessus du container pour la dernière opération, c'est-à-dire l'enclenchement des courroies au crochet de fer.

D'un bond, Big John se lance dans le vide pour atterrir, à pieds joints, sur le pont du bateau-citerne. Le bruit qui s'en dégage est comparable à un énorme gourdin qui frappe sur un tambour géant. Le capitaine, positionné de façon à être visible de l'opérateur, lève le bras et fait tourner son index dans le sens des aiguilles d'une horloge.

Kat-Kan, surprise de perdre ainsi son abri, ne bouge pas, tapie au sol comme si elle voulait s'agripper au plancher d'acier. C'est alors que Big John l'aperçoit. Il s'approche d'elle et la saisit délicatement avec ses deux mains.

– Tiens, un passager clandestin, et c'est une chatte, n'aie pas peur, je vais t'appeler Kitty. Hey, les gars, regardez une belle petite chatte d'Espagne et qui a eu une petite aventure avec un beau matou, une petite chatte à la patte légère, n'est-ce pas coquin ça ? Hein les gars ?

Tous rigolent. Le cuisinier, vêtu d'un costume qui avait dû être blanc quelques mois auparavant, dans l'embrasement de la porte de la cuisinette, rit à gorge déployée. Big John lui apporte la chatte et lui dit :

– Tiens Cookie, donne à manger et à boire à la petite Kitty, elle doit avoir faim.

Tout ce brouhaha a pour effet d'alarmer Chip, le chimpanzé. Du haut de la rambarde, il se met à crier et à hurler comme une bête folle en bavant. Il saute sur le pont pour rebondir aussitôt sur le toit de l'habitacle et recommence inlassablement son étrange manège. Il manifeste ainsi son opposition à la chatte qui mange goulûment sa nourriture pendant que Cookie la caresse de ses mains.

Le capitaine fini par ordonner à Kojak le mécano d'enfermer Chip à l'intérieur de la cabine de pilotage et de fermer la porte à clef. On peut le voir à travers la fenêtre rebondir d'un mur à l'autre, telle une balle de ping-pong activée par deux joueurs expérimentés. Après que la grue eût déposé le lourd colis sur la plate-forme d'un camion, l'opérateur demande au capitaine :

– Hey, qu'est-ce qu'il y a à l'intérieur de cette damnée boîte ? C'est bigrement lourd.

D'un air réprobateur le capitaine répond :

– Je ne sais pas, et je ne veux pas le savoir. Ici on est à West Point<sup>4</sup> et si tu ne veux pas des menteries comme réponse, ne pose pas de questions.

\* \* \*

Septembre est à son plus beau sur la magnifique Hudson River. Les arbres de toutes les couleurs qui la bordent semblent faire leur toilette sur ses eaux calmes. Seul le sillage de la *Crude Oil Tanker* fait trembler leur reflet. Le soleil se lève et les villes des alentours s'éveillent. Kat-Kan tente une incursion, marchant nonchalamment jusqu'à l'autre bout de l'énorme barge. Elle descend même dans

l'escalier étroit en forme de spirale qui l'amène à la chambre des moteurs, dont les murs sont tapissés de posters de stars en tenue osée. De là, elle aperçoit Kojak le mécano, que les membres de l'équipage surnomment ainsi pas seulement à cause de son crâne complètement rasé mais aussi parce qu'il lui ressemble étrangement. Seule sa petite taille nous laisse savoir qu'il n'est pas le vrai Kojak. Il s'affaire à polir ses machines quand il aperçoit la chatte. Il lance :

– Tiens la belle Kitty !

Et il la caresse. Ensuite, il ouvre un petit sac en papier, retire la tranche de viande qui compose son sandwich et la lui donne. Le son bruyant des diesels et la senteur de fuel lui déplaisent. Voilà pourquoi elle remonte l'escalier à toute vitesse avec la tranche de jambon entre les dents.

\* \* \*

– Hey, Tintin ! crie le capitaine du pont de la cabine en tenant fortement contre lui Chip, le chimpanzé, qui veut s'échapper. Toi et Big John, étendez tous les câbles d'acier des treuils sur le pont, aujourd'hui on va en faire l'inspection.

\* \* \*

Tintin fait équipe avec Big John. Il est le plus silencieux des membres de l'équipage. Dépasant la quarantaine, taciturne, les yeux bleus, il porte une barbe rousse qu'il taille en pointe pour mieux dissimuler la rondeur de son visage. Seul son petit toupet blond en forme de spirale sur le sommet de son crâne le trahit. Nul surnom n'aurait

mieux convenu à Gary Gautier, honorable citoyen de Staten Island, une banlieue de New York.

Se sentant appréciée de tous, sauf du diabolin Chip, Kat-Kan se promène sur le pont en regardant les matelots s'affairer. Sa bedaine s'alourdisant de jour en jour, elle décide de se diriger du côté de la cuisinette où Cookie lui a déjà trouvé une boîte de carton qu'il a placée derrière la porte. Elle adore se faire nommer Kitty par le personnel.

Dans son demi-sommeil, un sentiment de nostalgie l'envahit. C'est bien réel, elle a quitté sa ville New York, là où elle est née. Elle se souvient que quelques années plus tôt, lors d'une journée pluvieuse, sur la corniche de béton, sa mère, qui s'appelait Kiwi XI, lui avait raconté et décrit son ascendance, en somme, un espèce d'arbre généalogique que voici : Parsley I, qui était venue de France avec Verrazano, ensuite, toute une série de Parsley II, III, IV et ainsi de suite et qui s'arrêtait à Parsley XIII. Ensuite, était venue une longue série de Apple de I à XVIII. Là était venue une courte série de Lettuce, I à VI, dont la dernière avait eu pour maîtresse une célèbre baronne de New York. La lignée des Lettuce s'était terminée avec la mort de la baronne au début du vingtième siècle. Ensuite, était venue la série de Kiwi, dont elle était la douzième, Kiwi XII dite Kat-Kan. Un surnom qui lui avait été donné à partir du premier K, et du deuxième K de l'anglais (*can*) de sa préférence pour la nourriture en boîte. C'est à ce moment qu'elle avait demandé à sa mère si elle se souvenait du nom de son père. Sa mère avait rétorqué en lui demandant :

– Quel père ?

Elle se rappelle aussi de son vieux compagnon de route, Sloppy, avec qui elle a vagabondé dans presque tous les quartiers de New York. Sloppy aussi était né à Manhattan,

sous un gros transformateur électrique entouré de béton. Jeune, il avait laissé sa famille pour commencer son errance. De couleur gris acier, le nez plat et le poil mi-long, il ne se toilettait guère. Elle se rappelle également son astuce à se procurer de la nourriture, par exemple la fois qu'ils s'étaient aventurés dans le quartier Queens. Ils étaient entrés par la ruelle tout de go dans une boutique d'antiquité dont la porte avait été laissée ouverte. Simulant une blessure à la patte avant en claudiquant péniblement, Sloppy avait été aperçu par une fillette d'une douzaine d'années qui lui avait lancé :

– Ouste chat !

Son père ou son grand-père qui était à réparer un vieux gramophone des années vingt l'avait reprise ainsi :

– Non ma fille, on ne chasse pas un animal blessé, on le nourrit. Prends une boîte de ragoût dans le garde-manger, il y a aussi un plat et donne-lui dans la ruelle.

– Kat-Kan, qui était demeurée à l'écart, s'était pointée et tous les deux l'avaient dévoré à pleine gueule.

Elle n'a surtout pas oublié le jour où Sloppy était entré par l'arrière de la cuisine d'un chic restaurant de la 46<sup>e</sup> Rue en pratiquant le même manège et laissant entendre un miaulement plaintif. Le chef, qui l'avait aperçu, avait lancé à son second :

– Regarde le pauvre chat qui est blessé. Attrape-le et téléphone à la Humane Society, ils vont venir le chercher.

Il était sorti à toute vitesse, les pattes à son cou, sans demander son reste. Tout penaud, il était allé se coucher entre deux édifices.

\* \* \*

Ce sont les cris de Cookie, le cuisinier, qui la sortent de sa rêverie.

– Sors d’ici, sale chimpanzé ! Je t’ai pourtant averti que je ne veux pas voir ta face de singe dans ma cuisine. Allez ouste !

Cookie, c’est son surnom, mais quand il n’est pas là, les membres de l’équipage l’appellent Oswald à cause de l’étrange ressemblance avec le tristement célèbre assassin du président Kennedy.

Cookie se dit chanceux d’être né dix ans après le tragique événement en 1963, ce qui lui permet de passer inaperçu dans son quartier de New York. Seuls les gens plus âgés réalisent la similitude. Un jour, il a avoué au capitaine que s’il avait l’argent nécessaire, il se ferait refaire le visage à la chirurgie plastique. Même si son costume de cuisinier n’est pas tout à fait blanc, Cookie est d’une propreté exemplaire à son travail : « l’habit ne fait pas le moine ». Il est aussi un chef cuisinier hors pair ; il sait apprêter avec art spaghetti, rigatoni, ravioli. Ce qui fait le bonheur du capitaine.

Le capitaine, même s’il est né à New York, sa langue maternelle est l’italien parce que, à la maison, la « Mamma » l’exigeait. Ses parents étaient venus en Amérique avec le flot d’immigrants au début des années soixante. Après son service militaire en 1985, il avait commencé à besogner pour la navigation interne. Il connaît l’Hudson River et l’Erie Canal comme les doigts de sa main. Souvent, il doit s’absenter plusieurs jours pour se rendre jusqu’à Buffalo ou au Canada. Le mois précédent, il avait dû passer trois jours sans dormir à cause de l’épais brouillard qui sévissait sur l’Erie Canal. En de telles conditions, il ne lâche pas la barre. Quand le temps est favorable, il laisse

le gouvernail à Big John, son second. On peut lire sur la porte de sa cabine : Ezzio Campini Captain.

Quant à Big John, un type costaud, il trime pour la Crude Oil depuis une couple d'années. Avant, il était marin en haute mer. Il semble avoir bourlingué sur tous les océans du monde, d'après les tatouages apparents sur ses deux bras. Sur l'avant-bras droit, on peut lire en lettres stylisées les noms de « Tokyo, HongKong, Brisbane », surplombés d'un magnifique voilier. Tandis que sur l'avant-bras gauche, il est inscrit encore en lettres stylisées « Amsterdam, Kopenhagen, Napoli », surplombés d'une aguichante pin-up aux seins nus, cachant son sexe de ses deux mains.

À midi, le soleil est à son apogée. Le début de l'automne est chaud, les hommes triment le torse nu. Seul Cookie doit rester vêtu et coiffé. De temps à autre, il se pointe le nez dans la porte ouverte de la cuisine. La grosse barge est déjà accostée au quai d'Albany. Une énorme grue fixe a saisi avec ses griffes d'acier les quelques containers qui sont restés sur le pont. De gros boyaux de caoutchouc sont déjà connectés au dos de la barge pour lui vider le ventre de sa précieuse cargaison. Les pompes qui aspirent le liquide sont tellement puissantes qu'elles font vibrer tout le navire. Le bruit est continu et sourd.

Le capitaine, appuyé à la rambarde de la cabine de pilotage, fait signe de la main à toute l'équipe de s'approcher pour un meeting. Cookie sort de sa cuisine et Kat-Kan le suit comme si elle aussi faisait partie de l'équipage. Kojak a été prévenu par interphone. Il s'en vient en marchant lentement sur le pont. Le capitaine attend qu'il soit arrivé pour commencer son exposé. Chip, le chimpanzé, profite de ces minutes de silence pour commencer à gueuler et

à gesticuler. Maintenant qu'elle est à proximité de lui, elle comprend très bien son langage. Il dit clairement au capitaine d'ordonner à ses hommes de jeter l'intruse pardessus bord. En la pointant de ses longs doigts, il lui dit aussi qu'elle n'est qu'une sale putain de bas fond, bonne seulement pour les matous de Manhattan. Ces propos ne l'apeurent pas pour autant, sachant bien qu'elle est estimée de tout l'équipage. Et elle a prévu faire bientôt un bond sur le quai et poursuivre sa route vers le nord. Rien ne laisse présager la situation à laquelle elle aura à faire face dans la nuit prochaine.

Chip continue ses jérémiades. Le capitaine, exaspéré, lui ordonne de se fermer la gueule. Il pousse le singe à l'intérieur de la cabine et ferme brusquement la porte. Cookie s'est appuyé contre un des treuils et les autres sont assis sur des bancs de fortune (chaudières de plastique tournées à l'envers). Seul Tintin reste debout, les bras croisés, fier d'arborer lui aussi ses tatouages.

Le capitaine explique que, après l'opération de vidage qui doit durer plusieurs heures, ils auront à traverser la rivière et se rendre jusqu'à Troy, une ville située non loin de là. Ils auront à charger à bord deux barges de petite dimension, tellement endommagées à la suite d'une collision qu'elles devront être hissées hors de l'eau avec deux puissantes grues, déposées sur le pont pour ensuite être ramenées en cale sèche pour réparation à Jersey City. Il espère que tout se déroulera bien et il prévoit le départ vers le sud tôt dans la soirée. Ensuite, il avise Cookie de se faire aider à sortir la grosse table de cuisine et les chaises. Ils vont tous prendre le repas sur le pont.

\* \* \*

La brunante gagne du terrain. Les ancrs sont jetées. La *Crude Oil* est à un ou deux kilomètres de la ville, dans un endroit retiré, à proximité des deux épaves qui sont à moitié sur la grève. Des manœuvres s'affairent autour et discutent. Une des grues flottantes avec un long boom est sur place, mais on attend l'autre depuis une heure, elle ne s'est pas encore pointée, la soirée s'annonce longue. Le capitaine commence à s'impatienter. Il craint le brouillard si le départ retarde trop.

À la lueur des gros projecteurs mobiles, au bout des mâts d'une dizaine de mètres de hauteur, les hommes discutent sur le pont. Kat-Kan les écoute comme si elle faisait partie du groupe depuis longtemps. Chip, le chimpanzé, a complètement changé d'attitude. Il essaie de lui faire de la façon. Il lui offre une banane à moitié mangée qu'elle repousse avec dégoût. Il part à toute vitesse en gambadant et revient aussitôt avec un verre d'eau qu'elle repousse encore. Découragé, il va se réfugier sous un treuil.

La nuit est tombée quand finalement la deuxième grue géante apparaît. Sur son boom est inscrit « US Salvage Co ». Un autre groupe d'homme-grenouille avec leurs équipements l'accompagne. Le brouillard gagne du terrain. Appuyé à la rambarde, le capitaine s'impatiente encore devant la lenteur de l'opération.

Un groupe d'hommes opte pour une manière d'accrocher la première barge tandis que l'autre groupe suggère une autre manière. Le capitaine finit par dire : « Je voudrais bien être du groupe, je leur montrerais comment travailler. »

Finalement, après une demi-heure de discussions, ils finissent par s'entendre sur la façon de procéder. Et de une, sur le pont, et de deux. Les deux barges sont mainte-

nant sur le flanc, une en avant de l'autre. Elles paraissent beaucoup plus grosses qu'elles ne le sont en réalité. Une fois sorties de l'eau, solidement attachées, on peut voir les déchirures béantes à leur coque d'acier.

Il passe minuit quand la sonnerie se fait entendre dans la cabine de pilotage. Les autorités du port d'Albany interdisent tout départ dans la région. Les navires qui sont à flot doivent s'amarrer immédiatement. Il faut attendre que le brouillard se dissipe. Une demi-heure plus tard, un bulletin de la météo annonce que la brume va durer toute la nuit. Comme un lion en cage, le capitaine fait les cent pas sur le pont. Il se prend la tête à deux mains, vocifère en italien, qualifie la température de « sale temps de chien » et termine ses lamentations par le traditionnel « *mamma mia, mamma mia* » d'un ton plaintif. Quelques instants plus tard, il déclare à ses hommes qu'un taxi va venir le prendre, qu'il va dormir chez sa sœur qui demeure à Troy et qu'il reviendra tôt le matin ou quand la brume sera dissipée.

Il rappelle à Big John, son second, les règles de sécurité maritime. Entre autres, les signaux de pont doivent être allumés en tout temps. Il l'avise que l'ordinateur est déjà réglé pour les signaux sonores (corne de brume) et lui ordonne de répartir à chacun son tour de garde. Ensuite, il demande à Tintin de l'aider à descendre la passerelle pour se rendre sur le petit quai qui est beaucoup plus bas que le pont. Kojak déclare qu'il embarquera lui aussi dans le taxi pour aller acheter le *Magazine Times* et des friandises et qu'il reviendra aussitôt. Kat-Kan, elle, a l'intention d'attendre l'aube pour déguerpir. Elle ne veut surtout pas retourner à New York.

Discrètement, Big John s'approche de Kojak et lui glisse un billet de dix dollars. À voix basse, il lui demande de lui rapporter le magazine *Playboy*.

\* \* \*

Big John, Tintin et Cookie sont abasourdis de voir revenir aussi rapidement Kojak au bout de la passerelle, comme s'il avait ordonné au chauffeur de taxi de rouler à cent kilomètres à l'heure et de brûler tous les feux rouges. Au bout de ses bras pendent deux grosses boîtes de bière Molson Export. De ses poches dépassent deux goulots de bouteille whisky Jack Daniels. L'écume à la bouche, Big John déclare : « Ah ! De la canadienne, de la vraie bière. » Tintin et Cookie, tout souriants, ont déjà approché les chaises à la table.

La nuit est opaque ; sans être glacée, elle est fraîche. Tous ont revêtu leur chemise. Kat-Kan, ne dormant que d'un œil, entend tout ce que les hommes se racontent. Elle se sent parfaitement à l'aise. Cookie lui avait confié que, lorsque le temps serait venu, il apporterait sa boîte dans sa cabine afin qu'elle puisse chatonner ses petits. En fait, il est de nature aux chats : quand leurs maîtres sont joyeux, eux aussi le sont.

La bière coule à flots, le Jack Daniels aussi. Le party va bon train, l'atmosphère est à la fête. « Quand le chat n'est pas là les souris dansent. » Cookie se dit heureux de travailler pour la Crude Oil parce que son emploi l'oblige à ne pas fumer.

– Je suis content de m'être débarrassé de cet handicap, déclare-t-il en hoquetant.

Tintin, habituellement silencieux, se laisse délier la langue par la boisson. Il n'a pas fait la guerre du Vietnam telle quelle, mais il raconte ce que ses amis, d'anciens marines<sup>5</sup>, lui avaient déjà dit à propos des conneries, toute aussi invraisemblables les unes que les autres, qui se seraient passées là-bas. Par exemple : lors de la tournée de Nancy Sinatra, lorsque celle-ci avait interprété *My boots*, la foule était tellement survoltée que les M.P. avaient eu toutes les peines du monde à la contrôler. Un soldat stressé, à bout de ne pouvoir monter sur la scène extérieure pour la toucher, s'était mis à se frapper la figure tellement fort qu'il s'était assommé. On l'avait amené sur une civière. Il raconte aussi qu'à l'aube, après le méga party où la bière avait coulé à flots, un autre soldat s'était présenté en face de la tente du colonel, vêtu seulement de ses bottes, de son caleçon et de son casque d'acier. Il avait enjoint le caporal de faire sortir le colonel pour qu'il l'écoute. Il s'était préparé un monologue qu'il récitait sur un ton monocorde : lui aussi avait des belles bottes, lui aussi aimait beaucoup ses belles bottes, lui aussi préférerait retourner en Amérique avec ses belles bottes plutôt que d'y retourner pieds nus dans un sac de plastique. Et sur ce, il s'était mis à marteler le sol fortement avec ses pieds. Le colonel avait agrippé le téléphone et ordonné à un infirmier de venir donner une piqûre à l'énergumène qui était en face de sa tente. Tous riaient à gorge déployée.

Quand Kojak est revenu de la chambre des moteurs avec son harmonica et s'est mis à jouer un air populaire, Big John y est allé de son *step dance*. Le bruit d'enfer que cela produit sur le plancher d'acier rend le son de l'harmonica quasiment inaudible. Tintin et Cookie battent la mesure avec leurs mains. L'atmosphère se calme quand Coo-

kie entonne la chanson *Green green grass of home*<sup>6</sup>. Avec un sourire narquois, Big John lui déclare que s'il chantait une autre chanson du même genre, il allait le faire pleurer. Cookie, un peu frustré, avale sa bière goulûment.

La discussion est vive et on change de sujet fréquemment. Tout à coup, sans le vouloir, Tintin s'échappe en désignant Cookie et il l'appelle Oswald. Il n'en fallait pas plus pour que celui-ci sorte violemment de ses gongs, bleu de colère. Il lui arrache la bouteille de bière des mains et la fracasse sur le pont. Ensuite, il le saisit à la chemise et lui avise que son nom est Jim LeBlanc en lui frottant fortement le poing dans la barbe. Puis il lui demande :

– Comment aimerais-tu que l'on t'appelle Ben Laden ?

Et il lui dit sèchement que s'il recommence son petit jeu, il aura à retourner à Staten Island dans une boîte en aluminium<sup>7</sup>.

Kojak ajoute qu'il n'y a rien de mieux qu'une autre caisse de bière pour redémarrer un party qui s'est quelque peu ralenti en déposant la lourde boîte sur la table.

Big John y va de quelques histoires osées, et il semble en avoir plus d'une à son répertoire. Tous se remettent à rire comme des fous. Kojak saisit son harmonica et joue un air langoureux cette fois-ci. Tintin se lève et, d'un geste galant qui ressemble à une révérence, invite Big John à une grande valse. Tous deux y vont de bon train quand, soudain, ils trébuchent et tombent tous deux sur le pont. Cookie, assis, est crampé de rire et martèle la table de ses deux poings. Les deux lurons, ivres, essaient avec difficulté de se relever. Alors, Kojak va les aider en titubant.

Tout ce vacarme a eu pour effet d'alarmer Kat-Kan. De la porte entrouverte, elle est sortie de la cuisine. Elle

bâille en s'étirant, éberluée de voir les quatre pitres agir de la sorte. Leurs allures bizarres, lui rappellent que le vent est maintenant à l'opposé, il faut fuir. La barre du jour se lève à l'horizon, elle est sur le point de quitter. C'est à ce moment que Big John l'aperçoit.

– Tiens, Kitty, la petite aventurière ! Viens ici que je te flatte, dit-il en hoquetant.

Il allonge le bras et la saisit, mais son haleine de boisson déplaît à la chatte qui tente de s'échapper. Il la reprend violemment. Elle se défend de nouveau et, involontairement, elle lui lacère le dessus des mains. Il échappe un cri de douleur. Apercevant ses mains striées et ensanglantées, la frayeur l'emporte et, rouge de colère, il la dépose sur la table en criant :

– Tintin, aide-moi à contrôler cette sale bâtarde.

Tintin lui abat sa main sur la croupe. Big John vocifère à pleine gueule :

– Je vais te montrer moi, sale bête.

– Hey, les gars, on va se faire un petit spectacle.

– O.K., on va avoir du « fun », répond Kojack.

– Ils sont deux à la clouer à la surface de la table.

– Tu aimes ça, les petites aventures avec des matous ? Hé bien, tu vas en avoir une cette fois-ci avec un chimpanzé. Oui, une petite aventure que tu n'oublieras pas de sitôt.

Puis, il ordonne à Kojak :

– Kojak ! Va chercher Chip qui est dans la cabine du capitaine.

Pour la deuxième fois depuis le onze septembre, elle se sent sérieusement menacée, et elle se dit qu'elle a auparavant sauvé la vie d'une personne à Manhattan. Elle emploiera, au moment opportun, son pouvoir pour

sauver son honneur. Cookie les regarde d'un air hébété et sourit cyniquement. Leurs valeurs morales semblent être rendues aussi basses que le profil de leur navire. Ils sont ivres.

En titubant, Kojak revient avec Chip dans ses bras et le dépose sur le dos de la chatte. À l'instant même, elle laisse aller avec une voix râleuse :

– Arrêtez espèce de voyous !

Ces mots ont pour effet de fermer la gueule de Big John qui n'en finissait plus de vociférer et de stopper les rires cyniques des trois autres ivrognes. Ils sont estomaqués d'entendre un chat parler. Alors elle lance d'une voix quasi métallique :

– Laissez-moi partir, bande de chiens !

Soudainement, l'étau humain qui la retenait se desserre. Les quatre énergumènes, hébétés, la regardent s'enfuir à vive allure vers la passerelle avec sa bedaine qui ballotte. Chip, la bave à la gueule, se laisse aller à des gestes grossiers tout en émettant des cris délirants.

\* \* \*

Même si la barre du jour s'est levée, le brouillard est encore dense. Le silence est revenu sur le pont de la *Crude Oil Tanker*. En titubant et en frottant son crâne rasé, Kojak a rejoint son lieu de travail. Il a machinalement ouvert la porte sur laquelle est inscrit *Diesel Room, Karl Smithson, Master Mechanic*. Cookie a fait quelques pas en chancelant pour s'enfermer dans sa cuisinette et a barré la porte de l'intérieur. Tintin a rejoint sa cabine la tête basse et a accroché à la poignée de la porte l'insigne *Do not disturb*. Quant à Big John, devenu blanc comme un

clown, il a soudainement retrouvé son rang de second à bord. Il a ramassé toutes les bouteilles vides et les a soigneusement camouflées dans la poubelle. Avec la brosse à plancher rigide, il a balayé laborieusement le pont de tous les éclats de bouteilles fracassées. Il arbore sa casquette sur laquelle est inscrit *US Merchant marine. John Anderson, second officer.*



## CHAPITRE IV

Kat-Kan sait qu'elle doit chatonner bientôt, ce n'est qu'une question de quelques jours. Aussi, elle pratique la ruse de plusieurs chats de Manhattan lorsqu'ils veulent changer de ville ou de quartier. Après l'incident *ad honores* sur la *Crude Oil*, elle aperçoit dans un quartier résidentiel de Troy un camion de déménagement sur lequel est inscrit « Vermont Moving Co ». La grande porte à l'arrière est ouverte. Pendant que les déménageurs sont à l'intérieur de la maison, elle se réfugie confortablement sur un fauteuil, cachée par une pile de boîtes de carton. Le trajet dure quelques heures. À l'arrêt, aussitôt que la grande porte s'ouvre, d'un bond, elle est libre comme le vent.

Errant dans un bled qui lui semble étrange, elle se dirige vers la campagne. Sur un panneau elle peut lire *Welcome to Grafton*. De là, elle aperçoit une maison délabrée et un hangar qui l'est tout autant. En furetant, elle entre par la porte entrouverte du hangar. L'endroit ne semble pas abandonné. Beaucoup d'articles et d'outils jonchent le plancher, tous utiles pour le parfait bricoleur. Elle remarque un coffre d'acier épais de forme allongée sur lequel on a laissé des instruments de soudure. Près de la porte, elle remarque un sac de jute qu'elle traîne entre ses dents à l'extérieur. Elle longe la bâtisse et se réfugie dessous.

Sur le sac de jute qui pourtant semble confortable, elle ne parvient pas à trouver le sommeil dont elle a besoin,

croyant qu'elle fait opposition aux forces ésotériques sous le sol. Alors, elle transporte le sac à l'autre bout de la bâtisse. Peine perdue, impossible de trouver le sommeil. Angoissée, elle retourne le sac à sa place, comme si de rien n'était, et préfère se fabriquer une couche de paille et de brindilles de foin.

\* \* \*

Le soleil est déjà levé et semble vouloir réchauffer le sol du Vermont. Trois chatons sont nés, dont l'un d'eux ne peut vivre, sans doute à cause du surmenage que la mère a subi ces derniers jours. Kat-Kan remarque un plat de nourriture et un plat d'eau qui sont déjà là. Ensuite, elle entend quelqu'un besogner sur le plancher au-dessus d'elle. On doit bricoler ou faire des travaux quelconques.

Elle se demande quelle providence lui est tombée dessus. Depuis plusieurs jours, elle n'a pas pointé le nez dehors. Elle n'a fait que se toiletter longuement, elle et ses minous. Tous les jours, elle aperçoit un bras velu qui dépose de la nourriture maison plus ou moins délicieuse. Les deux chatons font des galipettes et veulent déjà s'éloigner. Elle joue avec eux, un petit de sexe mâle, couleur gris acier, qu'elle nomme Poky, et une petite femelle bariolée qu'elle hésite à nommer Kiwi XIII, à cause de son avenir incertain.

Un matin, contrairement à la traditionnelle nourriture maison, elle voit la main velue déposer trois boîtes de nourriture à saveur de poisson de marque Dr. Ballard. Quel festin ! Le lendemain, nouvelle surprise : le menu n'affiche rien, pas de nourriture maison, pas d'eau, rien qui ressemble à de la nourriture sèche. Elle croit qu'on

l'a oubliée. Soudain, elle entend le bruit d'un engin. Elle pointe le nez dehors et aperçoit un genre de véhicule qu'elle n'a jamais vu auparavant. Aucune des rutilantes voitures qui circulent dans les rues de New York ne lui ressemble. C'est un véhicule d'un rouge défraîchi, au long capot et avec des formes arrondies. Il démarre et prend la route en toussotant. Elle avise ses chatons de ne pas bouger de là et leur dit qu'elle reviendra bientôt.

En furetant, elle s'approche de la maison délabrée. La porte est entrouverte et elle peut très bien observer l'intérieur. Une vieille femme au teint livide et aux cheveux d'un gris mat est assise sur une chaise berçante à bas profil, les yeux mi-clos et paraît encore vivante, par le mouvement de ses lèvres elle doit certainement méditer. Elle est vêtue d'une robe qui avait dû être rouge ou ocre autrefois. Elle s'en approche et, soudain, ses yeux s'ouvrent.

– Kiwi ! Ma belle Kiwi, viens ici que je te caresse, s'exclame-t-elle en désignant ses genoux.

Sa voix n'est pas d'un son métallique comme elle aurait dû l'être. Elle est caverneuse et lente, tout comme la voix qu'elle a entendue du vieux gramophone que le vieil homme réparait lors de son incursion dans le quartier Queens quelques semaines auparavant.

D'un bond, elle s'exécute mais elle a l'impression de se tenir en équilibre sur deux barreaux de chaise tellement la vieille femme est décharnée.

– Ça fait plus de cinquante ans que j'attends ce moment-là, avoue-t-elle. Doux doux ma belle minoune, dit-elle en la caressant de la tête jusqu'à l'extrémité de la queue.

Elle a l'impression que ce n'est pas une main humaine qui la caresse, mais une spatule en plastique.

– Vois-tu, mon mari Flip n’a jamais voulu que j’aie un chat, sous prétexte que ça coûte trop cher. Il est radin, et il a beaucoup d’argent. Présentement, il est parti à Cambridgeport. Il reviendra ce midi, mais moi je sais que tu es venue d’aussi loin que New York pour que mon vœu soit exaucé. Tu sais, je connais même ton nom, Kiwi XII ou Kiwi XIII, dit-elle en faisant osciller sa main droite.

Et elle rajoute :

– Vois-tu, il y a bien des choses que l’on connaît soudainement quand on est sur le point de départ pour le grand voyage là-haut, comme moi.

La chatte l’écoute attentivement et, quelquefois, lève la tête pour regarder la figure de la vieille dame. Tout comme si c’était son dernier discours, ou encore qu’elle en avait beaucoup à dire, elle continue de sa voix lente, tout en la caressant.

– Pour Flip, c’est toujours trop cher, il roule encore dans sa vieille camionnette Fargo de 1948. Quand il a été licencié de l’armée en 1946, il a trouvé du travail par ici. Il a exploité un atelier de soudure tout près de cinquante ans à Bellows Falls, une ville à quinze minutes d’ici. La maison ici, il l’a eue de son père lorsque celui-ci est décédé en 1954. Les seules dépenses qu’elles lui ont coûtées, il a dû refaire la toiture en 1974, et il l’a branchée au courant électrique l’an dernier. La poignée de la porte n’a jamais été changée depuis la construction de la maison en 1912. Voilà pourquoi elle ne reste jamais fermée. La nuit, on doit l’appuyer à l’intérieur avec le manche à balai.

Kat-Kan s’est lassée d’entendre son discours monocorde qui l’intéressait plus ou moins, aussi s’est-elle mise à ronronner. Après tant d’années seule, la vieille dame ne

peut plus s'arrêter d'en raconter à sa nouvelle confidente, et elle continue.

– Il y a plusieurs années, notre fils a été condamné à mort à New York. Une sale affaire de triangle amoureux. Crois-le ou non, ma chère Kiwi, mais Flip a assisté à l'exécution de Bill sur la chaise électrique à Sing Sing<sup>8</sup>. Il a même tenu à lui apporter son dernier repas.

Ceci dit, Kat-Kan se rappelle la main velue qui apportait sa nourriture. Elle cesse de ronronner et tremble de frayeur. Elle veut s'enfuir, la vieille dame la rassure.

– N'aie pas peur, n'aie pas peur, j'ai encore des choses à te dire. Le bruit que tu entends au-dessus de ta tête lorsque tu es sous le hangar, c'est Flip qui est à fabriquer sa tombe en panneaux d'acier d'un demi-pouce d'épaisseur, bien soudée. Vois-tu, même s'il fait encore la parade à tous les ans à l'armistice, à quatre-vingt-huit ans et il est diabétique, il n'en a pas pour plusieurs années à vivre et il ne veut pas léguer sa fortune à Tom, notre deuxième garçon, qui demeure à Boston et qui a six enfants. Il a toujours faussement prétendu qu'il n'était pas le sien parce que, contrairement à Bill, il n'a pas le nez arqué comme son père. Regarde sa photo qui est accrochée au mur.

Kat-Kan tourne légèrement la tête et voit un portrait en noir et blanc d'un homme au nez d'aigle avec képi, l'air rigide. Il porte des médailles à son uniforme et on peut lire ceci au bas de la photo : *Corporal Philip Fox. USMC : 1944.*

Puis la vieille femme laisse tomber avec une certaine moue :

– Ouais, la parade à Bellows Falls, le corps raide et les oreilles molles.

Tout en continuant de la flatter sur le sens du poil, elle poursuit :

– Il est de connivence avec Blakie, son ami et homme de confiance qui est beaucoup plus jeune que lui et qui demeure non loin d’ici, à Cambridgeport. À sa mort, Blakie doit prendre sa fortune, qu’il a déjà déposée dans un coffre à la banque, toute en certificats de bons du Trésor. Ces bons sont déjà à l’intérieur d’une enveloppe plastifiée. Blakie devra s’introduire dans le salon funéraire pendant la nuit. Il connaît les airs et devra déposer l’enveloppe dans son veston, côté gauche. De l’argent liquide, Blakie doit prendre dix mille dollars pour lui et déposer le reste sous la dépouille. Ensuite il va fermer le tombeau d’acier. Flip veut vraiment emporter son trésor avec lui dans la terre, il me l’a dit ! Il doit terminer bientôt l’enclenchement spécial à l’intérieur du couvercle du cercueil. Lorsque Blakie l’aura fermé, rien ni personne ne pourra l’ouvrir. Tout doit être secret.

– Maintenant, écoute-moi bien ma chère Kiwi. Les boîtes de nourriture, il en a achetée quatre hier. Avec la dernière, il a l’intention de vous apprivoiser, toi et tes chatons, et de vous rentrer dans l’un des sacs de jute qui se trouvent dans le hangar. Il veut ensuite vous noyer dans la rivière Saxtons non loin d’ici. Il prétend que vous ne pourrez pas passer l’hiver qui s’en vient.

Ceci dit, Kat-Kan prend panique, plante ses griffes dans la robe de nylon de la vieille dame et veut bondir.

– N’aie pas peur, ma chère Kiwi, tu as encore du temps pour t’enfuir.

Elle se sent rassurée. Les paroles qui sortent de la bouche de la vieille femme sont devenues encore plus lentes,

comme si le ressort du gramophone approchait de la fin. La vieille dame reprend :

– Tu es une sage chatte, une ho-no-ra-ble chatte et tu feras de grandes choses « au-nom-de-tous-les-chats ». Oui, je te le dis, tu feras de grandes choses pour tous les chats errants comme toi !

La vieille cesse de la caresser et lui dit :

– Maintenant que mon vœu a été exaucé, moi aussi je vais partir pour le grand voyage, les anges du Bon Dieu m'attendent là-haut. Va-t'en ! Sauve-toi avec tes chatons, car c'est à son retour qu'il doit agir, je-te-le-dis ! Flip-est-sans-pi-ti-é.

D'un bond, Kat-Kan saute sur le plancher de bois usé dont les nœuds des planches sont soulevés et apparents. Dans une attitude quasi sonnée, elle se dirige lentement vers la porte entrouverte et se retourne une dernière fois. Ouvrant légèrement la bouche, elle laisse tomber un « Merci Madame ». La vieille dame esquisse un sourire et lève légèrement la main droite en signe de salut. Sa bouche ne se referme pas, elle s'ouvre toute grande, ce qui laisse apparaître une langue bleuâtre. Sa tête s'est renversée et ses yeux tournent au blanc. Au bout de ses deux bras pendants, ses mains se sont crispées. Un dernier regain de vie raidit son corps comme un panneau d'acier, ce qui laisse apparaître les semelles trouées de ses souliers. Émue, Kat-Kan se dit qu'elle doit être partie pour son grand voyage. Avec une patte devant, elle se signe.

\* \* \*

Les feuilles jaunies tombent sur le sol du Vermont. C'est l'automne. À l'intérieur de la vieille maison délabrée

de Grafton, un rayon de soleil s'infiltré à travers une fente du rideau défraîchi et pointe directement sur la dépouille de Rosa Hovington (1917-2001). Là-haut, les anges du Bon Dieu avaient dû rajouter une assiette de plus sur les tables du paradis.

## CHAPITRE V

Le réveil est brusque, Poky maugrée :

– Y a pas moyen de dormir ici !

Kat-Kan doit agir vite.

– Ouste, on doit partir, vite ! Suivez-moi !

Non loin, derrière un buisson, ils font une pause. Elle les avise :

– Écoutez-moi bien, Poky et Fany, la situation est grave. N'ayez crainte, je ne vous abandonnerai pas, mais on ne doit pas être vus sur une certaine distance. C'est la raison pour laquelle on devra marcher dans le fossé à côté de la route. Je vous aviserai quand on pourra marcher sur l'accotement. Compris ?

Quelques véhicules défilent sur le chemin de gravier, émettant tous le même bruit, quand, soudain, elle entend un bruit différent. Elle ordonne à ses deux chatons de se tapir au sol. Elle voit venir un ancien modèle, c'est la Fargo 1948. Elle-même, tapie dans l'herbe, lève la tête et reconnaît ce damné Flip qu'elle avait observé sur la photo. Les deux mains velues crispées au volant, le teint gris, il arbore une coupe de cheveux genre militaire. Vu de profil, son nez d'aigle est encore plus apparent.

\* \* \*

– Venez boire à la rivière sous le pont avant de le traverser.

C'est en regardant Poky et Fany se désaltérer goulûment dans l'eau limpide de la rivière Saxtons qu'elle se demande comment le caporal Flip s'y serait pris pour la rentrer dans le sac de jute. Il aurait peut-être réussi avec les deux chatons, mais elle, qui se considérait chanceuse d'avoir encore des griffes aux pattes.

C'est une route isolée mais elle sait aussi que c'est le chemin le plus court qui mène vers le nord. Quelques automobilistes les ont doublés à toute vitesse sans même les remarquer. Elle a bien avisé ses rejtons :

– Si une voiture s'arrête, ce seront sûrement des gens avec de bonnes intentions, vous comprenez ? Vous êtes jeunes et beaux, ils ne pourront s'empêcher de vous caresser et de vous gâter, j'en suis sûre, mais moi, avec mon oreille écorchée et mon âge avancé, hum, je connais les gens, je n'ai aucune chance... Qu'importe, c'est vous deux qui comptez le plus, moi je m'arrangerai bien, et puis j'ai une mission à accomplir, quelqu'un me l'a dit ce matin même.

À la croisée de la route, un peu plus loin, ils voient une auto s'arrêter. Ensuite ils voient un homme costaud portant une casquette en descendre. À mesure qu'ils s'approchent, ils le voient ouvrir le coffre arrière et en sortir une boîte de carton enrubannée. Détectant le mauvais augure, elle lance à ses minous :

– Vite ! Cachons-nous dans les bois !

De la clairière, ils voient l'individu raccorder la boîte au tuyau d'échappement. Ensuite, il remonte dans la voiture et démarre l'engin. Ils aperçoivent des pattes de chatons s'agiter par une fente de la boîte. Ensuite, l'homme

s'éloigne quelque peu de la voiture et lui tourne le dos. De la boîte, elle et ses chatons entendent très bien les miaulements agonisants qui en sortent. L'individu s'est appuyé les mains aux oreilles en se serrant la tête. Elle est sur le point de lui lancer : « Déguerpis, sale bourreau. » Ce qu'il aurait sûrement fait, à grandes enjambées. Et elle aurait pu leur sauver la vie mais elle se souvient soudainement de ce vieil adage chinois : « Si, sur ton chemin, tu sauves la vie de ton prochain, tu devras le soutenir toute ta vie, sinon vaut mieux le laisser mourir. » Elle en a déjà deux à protéger et bientôt, elle devra chasser pour les nourrir. Elle conclut qu'elle a pris une sage décision. Ce qui ne l'empêche pas de rester tapie au sol un long moment, elle et ses rejetons, et de trembler de frayeur.

\* \* \*

Les monts Hawks sont légèrement blanchis par la première neige d'automne, le frimas des arbres n'est pas resté longtemps sur leurs branches, le soleil d'octobre l'a fait fondre. Les éperviers semblent posséder le territoire tellement ils sont nombreux à survoler le ciel. Les feuilles qui tombent au sol ont formé une espèce de matelas moelleux. Elle et ses chatons en ont fait leur couche, après avoir lapé un bon coup d'un ruisseau limpide. Poky et Fany se sont endormis presque instantanément. Elle, elle se doit de ne dormir que d'un œil pour assurer la garde.

Elle revoit le début de cette journée mouvementée. Souvent, elle a côtoyé la mort à Manhattan, mais celle de Rosa Hovington l'a ébranlée au summum. Soudain, elle se rappelle la fin bizarre d'Élizabeth à Central Park. C'était une pauvre femme sans abri qui racontait à ceux

qui voulaient l'écouter qu'elle se nommait Élisabeth I et qu'elle était décédée en 1603, et qu'elle était revenue sur terre pour expier un crime qu'elle n'avait pas commis en Angleterre. La vraie coupable ne pouvait pas revenir parce qu'elle n'était pas reine. Elle racontait que, lorsque ledit crime serait expié, elle deviendrait Élisabeth II. Quand, à l'occasion, Kat-Kan burlinguait du côté de Central Park, elle avait toujours un sandwich à lui offrir et elle la caressait. Un soir glacé de décembre, après qu'elles eurent partagé les sandwiches, elle lui demanda si elle voulait bien passer la nuit avec elle sur un banc à l'écart d'un buisson. Elle lui avait dit qu'elle la réchaufferait. Kat-Kan s'était blottie contre la vieille femme dans le revers de ses haillons. Tôt le matin, Kat-Kan s'était réveillée en grelottant : la source de chaleur s'était éteinte. La vieille dame semblait être partie de l'autre côté de la vie et avoir connu le plus grand mystère de l'humanité (à des années-lumière de l'Angleterre). Ébranlée, elle était allée se réfugier sous le buisson pour observer. Ensuite, un gardien du parc avait signalé le décès avec son cellulaire et une fourgonnette était arrivée en trombe. Les deux employés de la morgue l'avaient soulevée par la tête et les pieds pour la déposer sur une civière. Elle était raide comme une barre de fer dans la position de garde-à-vous. Son bras droit était en position du salut militaire avec le dos de sa main fortement appuyé sur son front glacé.

Son visage n'était pas crispé, sa bouche affichait un rictus et de sa main gauche dépassait un morceau de tissu. Un des employés avait eu toutes les peines du monde à l'ouvrir. Un petit Union Jack s'était déployé sur le sol. Par la suite, tapie sous le buisson, Kat-Kan avait très bien

entendu lorsque l'employé, qui était à rédiger le rapport écrit, avait demandé :

– Quel est son nom ?

L'autre, mains gantées, occupé à fouiller ses haillons, en avait sorti une bouteille de whisky Crown Royal à moitié vide.

– Non, pas ça, j'ai demandé son nom ?

Il avait trouvé et déplié un morceau de papier et lu à voix forte :

– Régina Woodbury.

– Son adresse ?

– C'est écrit Buckingham Palace, tiens c'est plein de billets de vingt dollars canadiens là-dedans.

\* \* \*

– C'est pour quand la bouffe ? demande Fany.

– Ça ne devrait pas tarder, mes chers minous. J'ai vu, la nuit dernière, les traces d'un pinceau lumineux qui tournait dans le ciel, cela veut dire qu'il y a une ville quelque part par là. Je vais vous montrer comment on se nourrit dans une ville, là où nos soi-disant maîtres... Vivent.

– Si on demandait à celui qui nous attend là-bas, dit Poky.

Évidemment, tous trois ont aperçu, presque au même moment, un spécimen qui semble être un autre chat errant, assis à l'orée de la forêt, le pelage brun, tout strié de blanc.

– Il pourrait au moins marcher son bout de chemin, lance Fany. Et c'est sûrement un mâle, je les connais, ils sont tous paresseux.

Se sentant méchamment visé, Poky profite de l'occasion.

– Tiens, moi, je ne bouge plus d'ici, lance-t-il d'un air réprobateur, en s'assoiant sur le sol.

Salutations d'usages, coups de museaux, agitations des queues.

Poky, d'un pas lent, s'est maintenant rapproché du groupe.

– D'où viens-tu ? questionne Kat-Kan.

– Du Maine, répond le nouveau avec un air triste.

– Du Maine ? demanda-t-elle d'un air apeuré.

Et sur ce, elle saisit ses deux chatons pour les protéger. Tremblant de frayeur, elle demande :

– De quel endroit du Maine ? J'espère que ce n'est pas Ludlow<sup>9</sup>.

– Bien non, c'est une façon de m'identifier. Voyez-vous, je suis un Maine coon. J'ai mes papiers. Apparemment que mon arrière-arrière-grand-mère était une chatte d'Espagne tout comme toi. Ensuite, elle aurait eu une aventure avec un chat sauvage ou un lynx, je ne sais plus trop. Suite à ce beau résultat (il prend un air galant), des gens auraient manigancé jusqu'au temps qu'ils obtiennent un pedigree. Présentement, mes chers maîtres ne veulent plus de moi sous prétexte que je suis trop vieux. Je dois avoir une dizaine d'années. Ils veulent me changer pour un plus jeune. Je le sais, je les ai entendus parler hier soir. Et vous autres, d'où venez-vous ?

– Moi, je viens de New York comme tu vois. J'ai deux autres bouches à nourrir. J'ai été sauvée de justesse des attentats du 11 septembre.

– De New York ! Ah, tiens ! Tu dois savoir, toi ! Y a-t-il du Viagra pour les matous castrés là-bas ?

– Laisse faire les farces plates, Maine coon. Tu ne vois donc pas que ces chatons ont faim ? À combien de minutes est la prochaine ville ?

– Pas très loin, mais elle est de l'autre côté de la rivière. Tu devrais venir à l'Arche de Noé avec moi. On m'a dit qu'un monsieur accueille tous les chiens et les chats errants de la région. Vous n'avez qu'à me suivre, on m'a donné la direction.



## CHAPITRE VI

Ils sont quatre à se présenter sur le palier d'une demeure délabrée quand la porte s'ouvre. Un homme costaud apparaît, vêtu d'une salopette. Il a le crâne dégarni, des yeux vifs et une barbe hirsute qui lui couvre tout le visage.

– Ah non, pas quatre ! dit-il avec un accent texan. Après un rapide coup d'œil, il continue :

– O.K., entrez. Bienvenue à l'Arche de Noé. Toi, Maine coon, j'ai entendu parler de toi, tes maîtres m'ont téléphoné de West Hartford hier. Ils ont tes papiers. On va bien s'organiser. Va à la grange avec les chatons, vous trouverez de la nourriture et de l'eau. Amusez-vous bien, ils sont une vingtaine comme vous autres là-dedans. Il y a même du foin et des souris. Toi, ma belle, tu es la mère des minous ? Cela veut dire que tu n'as pas vu le « vet ». Pour cette nuit, tu restes ici, dans la maison. J'ai quelque chose de bon pour toi. As-tu faim ? Demain on verra...

Et il continue :

– Tu comprends, je ne peux pas te garder dans ta condition, sinon j'aurai deux cents chats à nourrir dans une couple d'années.

Il se dirige vers une armoire, en marchant difficilement, et revient avec des croquettes à saveur de poisson, un mets qu'elle n'a jamais goûté. Elle en mange goulûment, la tête enfoncée dans le fond du plat. Il est assis mais sa jambe droite est restée allongée.

– Tu m’as dit que tu venais de New York et que tu avais échappé de justesse aux attentats du 11 septembre. Répète-moi ton nom encore une fois. Kim, Kam ou Keen ?

Soudain, il se frappe violemment au front avec la paume de sa main.

– F... J’ai rien dans la tête. Les neuf matous qui se trouvent dans la grange sont tous castrés. Tu aurais pu te rendre là, toi aussi. Attendons demain, j’irai te montrer les lieux. J’ai aussi deux chèvres que je garde pour la chance, et un âne qu’un ami m’a donné en 1971. Une bonne petite bête, il mange son foin, jamais un mot plus haut que l’autre. Il doit être vieux, mon ami lui-même ne savait pas son âge quand il me l’a donné. Il a peut-être deux mille ans ou plutôt deux mille et un ans.

Soudain, il devient songeur quelques instants, et il reprend, encore avec son accent texan :

– Les gens des alentours m’appellent Noé parce que j’accepte tous les chiens et les chats du voisinage. Mon vrai nom c’est Johnson, Gart Johnson. J’ai une dizaine de chiens dans le hangar, juste à côté de la grange. Demain, vous serez vingt-quatre là-dedans. Tous des chats de gouttière, quelques-uns ont leurs papiers. Une bonne partie de mon chèque mensuel, pension de vétérinaire, sert à acheter la nourriture. Les gens n’ont pas d’allure. J’en ai ramassé deux sur le bord de la route l’hiver dernier, ils étaient presque morts. Alors j’ai contacté le « vet » qui est venu les soigner.

Kat-Kan est assise en face et l’écoute attentivement.

– C’est ma manière à moi de me racheter, parce que j’ai fait le Viet-Nam en 1967. J’étais un monstre, un vrai monstre. Je vais te dire une chose Kim Kam ou Keen, je ne sais plus. Toutes les armées du monde, ce sont des

usines à fabriquer des fous et lorsqu'il y a des guerres, tous ces fous deviennent des monstres, de vrais monstres. Toi, tu es chanceuse d'appartenir au monde des chats. La barbe que je porte au visage, c'est pour cacher ma gueule toute croche et les cicatrices que j'ai à la figure. Mon oeil gauche, il est en plastique. Autrement dit, c'est pour ne pas apeurer les gens.

Sur ce, il allonge son bras et saisit un marteau de menuisier qui était sur la table à côté, et frappe violemment de plusieurs coups sa jambe droite.

Celle-ci est en polymère incassable.

Ensuite, il en fait autant sur sa cuisse gauche, puis il allonge le bras et frappe violemment le dos de sa main gauche à plusieurs reprises. Kat-Kan s'est penché la tête de surprise et se questionne. Qui est celui assis en face ? Un humain en repentir ou un monstre en puissance ?

– J'ai des nerfs brisés, je ne sens pas la douleur, voilà pourquoi mes doigts sont tous amochés. Je suis arrivé ici dans le nord en 1970 pour me refaire une vie.

Elle ouvre grands les yeux.

– Lorsque je suis arrivé à l'aéroport de Houston en 1969, ma pauvre mère était là à m'attendre. Deux gardiens n'ont jamais pu la retenir et elle est passée à l'extérieur, lorsqu'elle m'a aperçu, sur le fauteuil roulant, avec une jambe en moins et le visage amoché. Je ressemblais à ce que j'étais, un monstre. Elle est tombée raide morte sur le tarmac à quelques pas de moi. C'est tout un retour au pays ça ! Dans sa main droite, elle serrait fortement un testament olographe daté du matin même, le 11 avril 1969. Elle me léguait son trésor, douze cents dollars et cinquante cents. Tout juste pour payer la stèle funéraire à Paradise Garden à une heure de Houston. Par ici, le

gouvernement du Vermont a déjà essayé de me barrer le chemin. Il a envoyé les inspecteurs de la Humane Society. Ils ne peuvent rien faire, mes animaux sont bien traités, et puis, ce n'est pas moi qui vais les chercher, ils viennent à moi comme par instinct.

\* \* \*

– Allo ! Gart à l'appareil... O.K. Noé, si vous voulez.

– ...

– Oui, oui, l'Arche de Noé.

– ...

– Ça dépend, ça veut pas dire que je vais vous en donner un tout de suite, comme ça.

– ...

– Il y a quelques questions auxquelles vous devez répondre. Si j'ai le chien qui vous convient, ça va aller, sinon...

– ...

– Oui Monsieur, oui Monsieur, O.K., salut à demain.

– Ce sont des gens de Norwich, ils veulent un chien, dit-il en s'assoyant. Tu sais, Kam Keen, je donne pas mes chiens ou mes chats à n'importe qui moi. Je leur pose une série de questions concernant leurs préférences, mais ça, c'est juste pour faire semblant. Tu sais, Kim Kam, quand on approche les soixante-cinq mille milles<sup>10</sup>, on connaît la face des gens. Je décide d'après leur physionomie. Je sais s'ils sont bons pour les animaux ou non. Si je dois refuser, je leur dis que, présentement, je n'ai rien qui puisse leur convenir. Ma décision est irrévocable. Moi, je fais pas comme ces propriétaires de boutique d'animaux. Eux, ils vendent à n'importe qui, bien souvent sans s'aperce-

voir si c'est une personne ou bien une bête qu'il y a de l'autre côté du comptoir, mais la couleur des dollars, ça ils la voient ! Normalement, quand les gens font quarante milles en auto pour venir chercher un chat ou un chien, c'est bon signe. Comme ceux qui viennent d'appeler, ils ont vraiment téléphoné de Norwich, c'est écrit sur l'afficheur.

\* \* \*

L'accueil a été chaleureux, Kat-Kan a retrouvé ses deux chatons après l'absence d'une nuit. Tous les autres chats se sont approchés d'elle pour les salutations d'usage. Contact des museaux, frottements les uns aux autres. Plusieurs matous aux yeux bouffis et des chattes quelque peu défraîchies semblent apprécier la présence de celle qui s'est échappée de justesse aux attentats du 11 septembre. Maine coon leur a tout raconté. Un seul parmi eux est demeuré à l'écart. Il s'est réfugié dans un tuyau d'acier, d'où seul le bout de son nez dépasse. Impossible pour Kat-Kan de savoir s'il s'agit d'un mâle ou d'une femelle. Il la regarde avec de gros yeux. Elle en a conclu que peut-être il était timide, ou bien qu'il avait été maltraité par ses maîtres. Tous les autres semblent vouloir lui raconter comment et pourquoi ils ont échoué à l'Arche de Noé.

Comme ce gros matou les yeux bouffis et à l'allure négligée qui lui raconte que sa maîtresse l'aimait beaucoup et qu'elle brossait son poil régulièrement, mais dont le mari n'en finissait plus de critiquer sur le prix de toutes ces croquettes de différents saveurs. Aussi, comme c'était beaucoup de travail de nettoyer le fauteuil, il lui donnait des coups de pied dans les côtes lorsqu'il en avait l'oc-

casion. Ce brave matou avait préféré quitter la maison incognito et s'était réfugié à l'Arche.

Il y a aussi cet autre matou qui lui raconte que son maître l'avait apporté avec lui à son camp de chasse, et l'avait volontairement oublié dans les bois, en espérant qu'il chasse pour se nourrir. Il avait survécu en attrapant quelques mulots et en se terrant sous le camp de fortune pour se protéger du froid. Quand, au printemps, son maître insouciant était revenu, il en avait fait presque une syncope de l'apercevoir encore vivant et aussi décharné. Les remords de conscience l'avaient pris et il lui avait donné tout son lunch.

Il y a également cette petite chatte qui regrette d'être née sans pedigree. Elle envie son amie, une persane pure race, qui fait la « grosse vie » dans un foyer avoisinant.

– Je n'ai aucune valeur, clame-t-elle, parce que je n'ai pas de papiers.

Tous ces témoignages ont laissé la petite chatte d'Espagne abasourdie et songeuse.

\* \* \*

Est-ce à cause de son insociabilité propre à la race des chats siamois, ou bien son absence de griffes aux pattes qui rend Jakie, la grosse chatte siamoise, irascible depuis l'arrivée de Kat-Kan et de ses chatons ? Elle a colporté à tous les autres chats que l'affaire du 11 septembre, c'était une histoire montée pour susciter la pitié et un moyen de se faire nourrir gratuitement, elle et ses chatons. Elle dit aussi qu'elle n'est qu'une bâtarde sans papiers, tandis qu'elle-même est une pure race avec pedigree. Elle

ne manque aucune occasion de bousculer Poky et Fany quand leur mère s'en éloigne quelque peu.

C'est un petit paradis pour Kat-Kan de pouvoir grimper librement aux poteaux que Noé leur a installés. Des troncs d'arbres qu'il a soigneusement ébranchés et qu'il a ensuite recouverts de tapis bouclé qu'il a dû se procurer dans les ventes de garage ou bazars quelconques. Ces troncs vont du plancher jusqu'au faite intérieur des pignons de la grange. Au bout des troncs, il a placé un genre de reposoir en forme de tablette recouvert aussi de tapis bouclé. Poky et Fany parviennent à grimper à la moitié des poteaux. Après un bref regard en bas, la peur les fait redescendre immédiatement. Kat-Kan, elle, passe de longs moments sur le reposoir le plus haut et regarde la multitude de chats en bas. Quelques-uns, qui ont encore leurs griffes, grimpent à d'autres poteaux de différentes hauteurs. Ceux qui ont été dégriffés se contentent de marcher à l'intérieur des barils roulants que Noé leur a installés. D'autres s'amuse dans le foin. C'est de son perchoir qu'elle garde l'œil sur ses deux chatons qui ne s'éloignent jamais l'un de l'autre.

Elle les regarde s'approcher de l'abreuvoir. Après plusieurs essais aux poteaux, ils doivent avoir soif. De là-haut, elle voit Jakie s'approcher d'eux et peut entendre tout ce qu'elle leur dit :

– Votre mère, c'est une bonne à rien, une traînée, tout comme vous deux. Vous n'avez pas d'affaire ici, espèce de fainéants.

Puis, elle frappe Fany fortement à la tête avec sa patte devant et donne un coup tellement puissant à Poky qu'il se retrouve sur le dos les quatre pattes en l'air, à l'instant même. Kat-Kan bondit la tête en bas le long du poteau,

telle une lionne en furie, mais elle ne réussit pas à attraper la fautive. Jakie, aussi vite qu'elle, s'est réfugiée dans son tuyau d'acier qui semble être fait sur mesure pour elle. Seuls ses yeux et son nez sont visibles. En face d'elle, Kat-Kan prend la position d'attaque sur ses deux pattes arrière et l'invite à sortir.

Tous les autres chats ont dégagé et regardent.

– Sors de là, la siamoise à diplôme ! Je vais t'arranger la gueule, moi ! Je vais te montrer de quel bois se chauffe une chatte de New York ! Allez trouillardes, sors que je te remette à l'heure de Greenwich !

Voyant que celle-ci tremble de peur à l'intérieur de son tuyau, elle continue :

– Si tu es pure race autant que tu le prétends, pourquoi ne retournes-tu pas d'où tu viens ? En Thaïlande, allez, prends l'avion pour Bangkok tout de suite demain matin !

Noé, qui est entré avec un seau d'eau pour remplir les abreuvoirs, a assisté au spectacle. Tout souriant, il déclare :

– Bravo, Kim Keen, bravo !

\* \* \*

Octobre tire à sa fin, mais les après-midi sont encore chauds. Les monts Hawks, à l'horizon, laissent voir leurs couleurs. Même si le rouge et le jaune dominent, toutes les autres sont aussi splendides. Habitée au gris béton des hauts édifices et au noir bitumeux des rues de Manhattan, Kat-Kan est éblouie devant pareil panorama. Tous les animaux de l'Arche sont sortis autour de la grange. Presque tous les chats gambadent. Le vieil âne, un peu

plus loin, broute le peu d'herbe qui reste au sol. Seule, la femelle chèvre est sortie, l'air hébété ; le bouc a préféré demeurer à l'intérieur. Kat-Kan s'est rapprochée de l'enclos qui entoure une partie du hangar. Un peu plus loin, elle voit que Noé n'a rien négligé : des bols de nourriture et d'eau sont à l'intérieur de l'enclos où quelques chiens courent à toute vitesse de tous côtés. Ils laissent aller leur fou. La curiosité l'emporte et elle passe sous la clôture.

Le vieux berger, qui l'aperçoit, s'en approche en boitant, assez près pour tenter une lichette. Vite comme l'éclair pour l'en empêcher, elle l'atteint au museau avec ses griffes.

– Hey, la chatte, qu'est-ce qui te prend ? demande-t-il d'une voix presque inaudible. Es-tu devenue folle ? Tu vois, cela saigne maintenant.

– Excuse-moi, monsieur le chien, je ne peux pas tout simplement me faire lécher, lui dit-elle avec un air confus.

Puis :

– Tiens, mets une feuille de plantain dessus, lui suggère-t-elle en lui tendant une feuille qu'elle a ramassée au sol.

– Non, non, qu'est-ce que j'aurais l'air avec une feuille de plantain sur le nez, les autres chiens vont rire de moi.

Et il reprend :

– Tu sais, c'est pas pour rien que je suis ici à l'Arche, j'ai eu ma part de malheurs moi aussi. D'abord, mes maîtres écervelés m'oubliaient pour de longues périodes ; lorsqu'ils partaient en vacances ou par affaires, ils m'attachaient avec une chaîne. J'avais un bel abri, bien sûr, isolé contre le froid et l'intérieur fini d'un beau matériel bleu. L'été, quand il faisait chaud, après une journée ou deux,

les plats de nourriture et d'eau étaient à sec. Qu'est-ce qui me restait à faire ? Japper. Alors, les voisins s'enrageaient contre moi et me lançaient des pierres et me criaient de me fermer la gueule. Tu vois la cicatrice sur le bord de mon œil ? À la suite des plaintes de tout le voisinage, mes maîtres ont réglé l'affaire une fois pour toutes. Ils m'ont fait opérer aux cordes vocales, par un vétérinaire. Maintenant je ne peux plus japper. Voilà pourquoi je ne peux que m'exprimer à voix basse. À force de tirailler de tous côtés j'ai enfin réussi à casser ce maudit collier que j'avais au cou. Ensuite, je me suis enfui tellement loin dans les bois que je me suis perdu.

Avec son air triste, il continue :

– J'en ai marché un coup afin de me retrouver. J'en ai passé des nuits à la belle étoile dans la forêt avant d'aboutir ici. J'ai été au-delà d'une lune sans manger vraiment et boire seulement la pluie qui tombait du ciel. Si ce n'est qu'un lièvre que j'avais réussi à attraper et qui sentait la trouille à des kilomètres...

Lorsqu'elle peut enfin prendre la parole après l'avoir écouté attentivement, elle lui avoue qu'elle compatit beaucoup à sa situation. Il répond en ne démontrant aucune animosité :

– Ouais, mais mon maître, lui, il a subi les événements du 11 septembre.

Avec son allure misérable, il continue :

– C'est derrière les montagnes que tu vois là-bas que j'ai mis la patte dans un piège qu'un trappeur avait dissimulé sous des feuilles d'arbres. Malgré tout, j'ai été chanceux. J'ai quand même pu m'en dégager en y laissant seulement deux griffes. Ensuite, j'ai pu tant bien que mal me rendre jusqu'ici. Noé m'a soigné du mieux qu'il pouvait. Il m'a

mis un bandage à la patte. Cela fait trois années que je suis ici. Lorsque les gens viennent ici pour choisir un chien et qu'ils me voient boiter en marchant, ils tournent la tête.

Elle a déjà côtoyé les chiens à Manhattan. Sans les détester, elle les considère comme de pauvres bêtes un peu moins intelligentes que les chats... Même s'ils ne sont pas de sa race, elle comprend très bien leurs états d'âme, tout comme l'état d'âme de tous les êtres vivants d'ailleurs. Elle est à se questionner après avoir écouté le triste témoignage du berger, qui n'est peut-être pas aussi vieux qu'il le paraît. Malheureusement, des périodes de sa vie dont il n'est nullement responsable l'ont durement marqué. Elle se questionne : pourquoi on l'appelle le meilleur ami de l'homme ? Au tout début de notre ère, on aurait dû l'identifier comme le meilleur bibelot de l'homme.

\* \* \*

Juchée sur le plus haut reposoir, regardant à l'autre bout du bâtiment qui est tout de même assez vaste, Kat-Kan remarque les deux chèvres dans un enclos et l'âne, dont Noé lui a parlé, dans un enclos lui aussi. Elle décide d'aller leur rendre visite afin de mieux connaître ces animaux qui lui sont totalement inconnus. Après avoir songé brièvement que, si l'Europe a sa madame Bardoum qui défend si bien les animaux, l'Amérique devrait aussi être fière de son honorable Noé qui en fait autant.

D'abord, elle s'aventure facilement entre les barreaux de l'enclos des chèvres. Celui qui l'aperçoit doit être le bouc. Il charge contre elle brusquement, l'encorne solidement et, d'un coup de tête, l'a fait choir de l'autre côté de la clôture. Durement secouée, sur ses quatre pattes,

secouant la tête, elle se demande pourquoi Noé a choisi ce brutal spécimen pour la chance. Quelle chance ? Plus prudente cette fois-ci et avec précaution, elle s'approche de l'âne, trapu, brun foncé, à peine un mètre de hauteur, qui semble être totalement indifférent : il est absorbé à manger du foin. D'un bond, elle saute sur le bord de la crèche et murmure :

– Hey toi !

Il n'a pas tourné les yeux. Elle s'approche alors plus près de son oreille et lui demande :

– Quel âge as-tu ?

Pour réponse, il mâchonne son foin. Alors, elle continue :

– Comment s'appelait ton maître avant Noé ?

– C'est toujours le silence total. Alors, elle s'aventure encore plus près et questionne plus fort :

– Comment s'appelait ton maître voilà deux mille ans ? As-tu déjà marché sur des branches de rameaux ?

Après un instant, elle en conclut qu'il doit être sourd et aveugle parce qu'il n'a jamais tourné les yeux, et muet parce qu'il n'a toujours pas répondu à ses questions. Curieuse de nature, elle tend alors la patte et le frappe à la tête de plusieurs coups. Elle sort même ses griffes et les plante dans sa peau. Toujours l'indifférence totale, le foin semble être de plus en plus délicieux. Elle en conclut qu'il doit, comme son maître Noé, être insensible à la douleur. Ce que Noé lui a déclaré quelques jours auparavant s'avère exact : il a sûrement deux mille et un ans. Et si son premier maître s'appelait Mathusalem, alors il aurait sûrement trois mille ans.

Lorsque Noé arrive en marchant difficilement, un lourd sac de nourriture sèche sur son dos, il aperçoit Kat-Kan qui s'amuse avec ses chatons. Il la salue :

– Allo Kam Kam ou Kim, je ne sais plus trop, moi.

Il dépose le gros sac par terre et la prend dans ses bras pour la caresser. Celle-ci lui déclare que bientôt elle devra partir, parce qu'elle a une certaine mission à accomplir, mais qu'elle doit auparavant en discuter avec lui concernant ses minous. Il lui répond en souriant et avec un air narquois que, le soir même, son bureau sera ouvert pour entendre les plaintes des pensionnaires.

À côté d'eux, le matou défraîchi attend que Noé la dépose par terre pour qu'il continue à se frotter contre elle. Il lui dit qu'il est au courant de son projet de boulinguer vers le nord.

– Parce que c'est l'endroit d'où je viens, précise-t-il.

Elle semble intéressée et lui demande de raconter.

– Moi, mon maître, c'était un écrivain. J'ai erré dans les rues longtemps, mais quand il est devenu mon maître, il m'a fait goûter aux croquettes à saveur de poisson pour la première fois.

– Ha ! Je connais ces croquettes, j'y ai déjà goûté, c'était bigrement bon.

– Tu y as déjà goûté ? Où ça ? demanda-t-il avec surprise.

– Oui ! Le premier jour que je suis venue, Noé m'en a donné tout un bol.

– Noé a des croquettes du genre ? demanda-t-il.

– Heu ! Heu ! Je ne sais pas, peut-être que non.

– Laisse faire, ça va comme ça. Lorsque j'irai le voir, il va les sortir, ses croquettes.

– Et puis, ton affaire d'écrivain du nord, ça m'intéresse, quel est son nom ?

– Ha ! C'était vraiment la grosse vie, il me brossait le poil à tous les jours.

– Dis-moi son nom.

– Il m'avait apporté chez le vétérinaire pour me stériliser, un peu de douleur ce jour-là. Je m'en souviens très bien parce qu'il avait commencé à me nourrir avec de la nourriture sèche, comme le vétérinaire le lui avait ordonné.

– Dis-moi son nom. Lorsque je serai rendue au nord, j'irai rôder autour de sa maison.

– Si jamais tu as l'occasion d'avoir un écrivain comme maître, tu le regretteras pas. Tiens, Mark Twain au Missouri, le siècle dernier, apparemment que ses chats étaient traités comme des rois. De même Bernard Clavel aujourd'hui en Suisse.

– Laisse faire les autres écrivains et accouche. Je veux savoir le nom de ton héros, dit-elle en démontrant clairement son impatience.

– Il passait ses journées à écrire à son ordinateur. À Noël, il me donnait une double portion de croquettes. Son nom c'était Ferguson<sup>11</sup>, Jean Ferguson, mais il est mort.

– Espèce de con, ce n'est pas la peine de me dire son nom s'il est mort.

– Ouais, on l'a trouvé un jour, la tête sur son clavier et les bras pendants. Il était malade depuis longtemps et je le voyais fondre à vue d'œil. Voilà pourquoi je me suis dirigé ici instinctivement, quelquefois dans les bois et aussi sur le côté de la route, ensuite, je suis arrivé à un poste frontière, c'était écrit « Canada - USA ». C'était tout un branle-bas

de combat là-dedans lorsque des hommes en uniforme et armés m'ont aperçu. L'un d'eux a crié : « Halte, poilu. » Il m'a appuyé le canon de son fusil à la tempe. Ils m'ont conduit dans une autre pièce, il y avait de gros spots qui m'éclairaient en pleine face. Ils m'ont questionné sans relâche. D'où je venais ? Où j'allais ? Quelles étaient mes intentions ? J'ai même passé la nuit en cellule. Le lendemain, les hommes, après discussion entre eux, étaient sur le point de téléphoner aux agents du FBI. Je dois une fière chandelle à cette madame aux cheveux roux, qui était aussi membre de leur personnel. Elle venait tout juste d'arriver pour son quart de travail. À force de discussions, elle avait finalement réussi à faire comprendre à ces hurluberlus que je n'étais pas un terroriste, que je n'avais aucuns antécédents terroristes. Elle leur avait fait comprendre aussi que tous les chats détestaient les terroristes. Alors, ils m'ont relâché. Ouf !

\* \* \*

– Si tu veux attendre un peu, ma chère Kam, dit Noé, je viens tout juste de téléphoner au vrai « vet ». Je paie ses honoraires pour une visite par mois, et je veux qu'il te jette un coup d'œil avant que tu partes vers le nord. L'autre que j'appelle aussi le « vet » et qui est mon ami, a fait Saïgon en 1966. Les gars l'avaient surnommé « Monster Zoo », et quand il est revenu, l'Ordre des vétérinaires a refusé de lui remettre ses licences à cause de ce qui s'était passé là-bas. Si je te le dis, c'est parce que je suis sûr que tu ne le colporteras pas à tout le monde. Tu comprends ? Lui aussi est déboussolé. Présentement, il vit en ermite dans la forêt sur le bord de la rivière Connecticut tout près d'ici.

Les autorités le savent mais ils le tolèrent, cela fait trente ans. Lorsqu'il vient me voir, de temps à autre, il me donne des trucs. Comment acquérir certains médicaments pour mes animaux à la pharmacie. Mais ça, c'est entre toi et moi, compris ?

Et il continue :

– Lui, pour se racheter, il fait de l'ébénisterie. Oui, il commande des planches d'ébène directement de Madagascar. Il dit que ce sont les meilleures et il fabrique des petites croix, pour ensuite les vendre.

L'air songeur, il s'arrête, plonge la main dans son encolure et laisse voir :

– Tiens, regarde, en vraie ébène de Madagascar.

Voyant qu'elle ne semble pas du tout intéressée par ces histoires de petite croix en bois d'ébène, il reprend :

– Oui, oui, exactement comme tu l'as demandé, j'exigerai que Poky et Fany ne soient pas dégriffés, t'en fais pas, je connais mon monde. Aussitôt que le vrai « vet » t'aura examinée, tu pourras partir. Tiens, il faut que j'y aille, c'est le camion de livraison de nourriture qui vient d'arriver.

## CHAPITRE VII

La grosse locomotive de la Vermont Central Railway fend l'air, avec un long convoi de wagons à sa suite, laissant derrière elle les monts Hawks à l'horizon. Les champs plats et encore verts ne semblent pas être aussi vastes que, déjà, les monts Green les ont remplacés à l'ouest. Le soleil de fin octobre rayonne et l'été des Indiens de la Nouvelle-Angleterre est à son plus beau.

Kat-Kan, assise sur le dossier de la chaise du second, à hauteur égale de la petite fenêtre coulissante, la tête sortie, les yeux fermés, se fait « venter » la face comme elle a déjà aperçu fréquemment à New York ces messieurs qui promenaient leurs chiens en automobile ou en camionnette. Elle les regardaient passer poil au vent. Le conducteur de la locomotive, un homme de petite taille aux tempes grises, a sorti de ses sandwichs les tranches de viande et les a étalées sur un papier journal. Elle n'en fait qu'une bouchée.

Sans doute veut-il se remémorer sa jeunesse, car il introduit une cassette dans son appareil portatif qui laisse entendre un air rétro, *Rolling, rolling, rolling on a river*, et autres chansons du genre. Tournant la tête de côté et à l'arrière pour s'assurer que son second n'est pas revenu de sa tournée, debout à sa console électronique, le regard fixé aux rails qui défilent sous lui, il se met à se dandiner sur la musique. Pour Kat-Kan, c'est la grosse vie.

Un vent de liberté l'amène vers le nord. Aussi se laisse-t-elle aller à rêvasser. Lors de son incursion à la gare Grand Central Station, elle avait vu arriver ce bolide qui faisait un bruit d'enfer en freinant. Directement sur le quai, elle s'était placée sur un muret de béton de manière à être vue des passants qui montaient ou descendaient des wagons, espérant que quelqu'un lui passerait la main sur la tête, ou encore qu'un bon samaritain se pencherait et l'apporterait avec lui. Quelques-uns lui avaient bien lancé un regard furtif mais, en vain, tous avaient continué leur chemin d'un pas pressé avec leur valise à la main. Alors, elle s'était aventurée à l'intérieur de la salle des pas perdus, là où des centaines de personnes défilent sans se regarder les uns les autres.

Des amuseurs publics y faisaient leur numéro. Comme cette jeune fille avec son accordéon qui jouait des airs nostalgiques. Quelques-uns lançaient des pièces de monnaie dans la boîte vide de l'accordéon. Un peu plus loin, un imitateur de Bob Dylan était tellement bon qu'une foule s'était attroupée devant lui lorsqu'il avait entonné la légendaire chanson *Like a rolling stone*.

Quand les haut-parleurs avaient annoncé d'une voix amplifiée « Pittsburgh, Toledo, Chicago », plusieurs d'entre eux s'étaient penchés pour ramasser leur sac à main ou leur valise et s'étaient dirigés d'un pas pressé vers les embarcadères. Elle s'était réfugiée près d'une poubelle. Un peu perdue dans ce brouhaha, elle s'était laissée saisir par un adolescent à l'allure suspecte, ne portant ni sac à son dos ni valise à ses mains. Un autre aussi l'accompagnait, la caresse avait été de courte durée. Tous les deux avaient tenté de la rentrer dans la poubelle qui était là et ils avaient réessayé une autre fois. C'est alors qu'elle leur

avait laissé sa signature sur les avant-bras. Les deux flâneurs grimaçaient de douleur. À pleine vitesse, elle s'était enfuie du côté des trains et n'avait jamais remis les pattes à Grand Central Station.

\* \* \*

Le second, un jeune homme, reprend son fauteuil et elle trouve refuge sur le plancher, près du conducteur. Le son des diesels et le toc cadencé des roues d'acier sur les joints des rails sont sur le point de l'endormir lorsque le second demande : « Que pouvait bien faire ce chat dans la cabine ? » Le conducteur répond que ce n'est pas un chat mais une chatte et qu'elle était déjà là à son départ de White River Junction et qu'au prochain arrêt, il prévendra la Humane Society. Il reprend :

– As-tu entendu parler de la « connerie » des gars du poste frontière hier ?

– Non.

– C'est Shirley qui leur a ouvert les yeux.

– Quelle Shirley ?

– Shirley Castonguay, la tête rousse.

– Ah oui !

– Hier, les deux gars ont arrêté un homme qui portait la barbe. Ils l'ont enjoint de garer son auto et le menaçant avec fusil, l'ont fait entrer dans la pièce où il y avait de gros spots. Ensuite, ils l'ont longuement questionné de tous côtés. Il disait, preuve à l'appui, qu'il venait de passer le week-end à Montréal. Il avait même une carte d'identité qui le définissait comme employé du Grand Bell Circus de New York et qu'il retournait reprendre son travail. Il avait même passé la nuit en cellule. Quand Shirley est

arrivée pour son quart de travail, elle s'est interposée. Un des gars lui avait dit en parlant de l'individu que s'il était Ben Laden, son nom ne serait pas nécessairement écrit sur son front. C'est alors que Shirley avait déclaré :

– Regardez ! C'est impossible que ce soit Ben Laden, lui, il est très grand de taille, regardez celui-ci ! bande de cons, vous ne voyez donc pas qu'il est un nain !

\* \* \*

Sous la rambarde de la grosse locomotive, Kat-Kan n'attend pas qu'elle s'arrête complètement pour bondir sur le sol. Elle ne veut surtout pas se pointer le nez à ce ténébreux poste frontière. Elle se dirige directement vers la forêt. La journée est longue. Elle a tellement peur du poste frontalier qu'elle s'enfonce aussi loin qu'elle le peut dans la forêt vierge. Son pelage orangé et tacheté de noir et blanc la fait se confondre avec le matelas de feuilles fraîchement tombées. Elle s'endort, ce qui ne l'empêche pas d'être réveillée par un nez glacé. Elle sursaute.

– N'aie pas peur. Je croyais que tu étais un *Felis canadensis* et je m'aperçois que tu es sa cousine. La madame d'Espagne dont j'ai tant entendu parler. Bravo ! Ta feuille de route est longue toi aussi.

– Ouais, dur d'être une madame d'Espagne quand on n'a pas de diplôme. Es-tu un berger ?

– Non, je suis le loup, le berger, c'est mon cousin, mais je ne lui ai pas parlé cela fait des siècles, c'est même la guerre entre nous, vois-tu. Lui, il pratique l'à-plat-ventrisme devant les hommes, moi, non. Voilà cinquante-huit lunes, j'étais loin au nord, dans un village où habitent des gens au teint cuivré. Deux gros bergers ne cessaient de

japper, ça m'irritait, alors je me suis introduit silencieusement pendant la nuit dans le village et je les ai égorgés tous les deux comme des chiens. Juste pour leur fermer la gueule.

Après un instant de silence, il continue :

– Quel bon vent t'amène par ici, Madame d'Espagne ?

– Je m'enligne vers le nord, mais j'accepterais volontiers un foyer chez les hommes en cours de route, question de recharger mes batteries.

– Hum ! Je te souhaite bonne chance.

– Moi, je veux tout ignorer de ceux-là. Ils ont tellement colporté sur mon dos. Et puis, maintenant, ils ont tous un gros fusil. Ils ont même des bombes. Quelquefois, ils me comparent à eux et ils disent : « L'homme est un loup pour l'homme. » Rien de plus faux ! Le jour où ils vont me comparer à Ben Laden, alors là, je vais devenir méchant. Mais quelquefois, je suis surpris de leur comportement. J'étais à une lune d'ici, au nord, marchant dans les bois. À cause de ma vue courte, je me dirigeais directement sur un chasseur avec un dossard rouge et fusil à la main, c'est-à-dire une de ces chasseresses, je l'ai reconnu par sa voix et son parfum, elle avait l'allure de la maman de Boucle d'Or, comme dans le conte. Elle m'a crié : « Arrête ! » J'ai encore fait quelques pas, tu sais ma vue courte, alors, elle m'a lancé à nouveau : « Va-t-en, sinon je vais être obligée de te tirer. » Elle aurait pu faire de ma tête un monstre d'Halloween. Alors, j'ai bifurqué. Ce qu'elle ne sait pas, c'est que quelques minutes plus tard, j'étais à quelques mètres d'elle, caché dans un buisson pour l'épier. J'aurais pu la manger cent fois, mais je voulais leur prouver que je n'étais pas le méchant loup du petit dossard rouge, tu

comprends ? Maintenant écoute-moi bien, madame d'Espagne. Si tu continues ta route, fais attention, ce temps-ci de l'année, il y a des hommes dans le coin. Ne crains pas le loup, mais méfie-toi des « loumanoïdes », tu sais nous ne sommes plus beaucoup dans ma famille maintenant, la plupart ont été piégés par des trappeurs ou abattus par des francs-tireurs.

La brunante tombe sur la forêt et la lune se montre la face dans le ciel sombre, il continue :

– Je l'aimais bien ma Marilou, mais depuis le jour où j'ai vu sa peau étendue sur un soliveau à l'intérieur d'un camp de bois rond, j'ai attrapé la trouille. Crois-moi Madame d'Espagne, j'ai vraiment la trouille aux couilles face à ces homo sapiens. Quant à moi, je retourne me terrer dans mon antre. Je te souhaite bonne chance et que Dieu te protège.

*(hurlement)*

\* \* \*

C'est en déballant son cadeau avec ses griffes qu'elle sent cette odeur qui lui est familière. En fait, elle se sait perdue en forêt mais ne panique pas pour autant. Elle se dit que sa boussole interne lui indiquera le nord et que, tôt ou tard, elle arrivera quelque part. Marchant non-chalamment dans la forêt devenue dense qui devait être, selon elle, la forêt canadienne, elle se retrouve soudainement dans une clairière. Ensuite, elle aperçoit cet oiseau gris strié qui gît en face d'elle, et le considère comme un cadeau. Mais l'odeur qui s'en dégage semble être celle d'une détonation quelconque. Tout comme elle l'a déjà

sentie une fois auparavant, à Manhattan, de sa corniche, d'où elle pouvait zieuter tout ce qui se déroulait à quelques mètres plus bas. C'était devenu un rituel pour elle. À intervalles réguliers, cet individu à casquette arrivait à la tombée de la nuit, s'arrêtait près du container d'acier, regardait l'heure à son bras, trépigait légèrement jusqu'au temps où arrivait cette voiture noire avec une étoile stylisée sur le capot.

L'homme qui en descendait, la quarantaine et le teint basané, semblait être un caïd parce qu'il lui tendait quelque chose dont elle n'avait jamais pu deviner la nature. À son tour, l'homme à la casquette lui tendait ce qui devait être des dollars, ensuite, sans dire un mot, chacun s'en allait de son côté. Un jour, après le même rituel, elle avait tendu l'oreille. Le caïd avait alors déclaré qu'à la prochaine livraison, ce serait cent dollars au lieu de soixante-quinze. À la question « Qui a ordonné pareille augmentation ? », le caïd avait répondu sans équivoque que c'était lui parce qu'il était maintenant le nouveau « boss ».

La nuit s'annonçait grise et pluvieuse. Kat-Kan venait tout juste de revenir d'une tournée des grands-ducs dans les poubelles lorsqu'elle entendit des petites explosions répétées, au moins six coups. Elle tendit le cou et vit le caïd effondré sur le pavé. Les yeux blancs, il semblait la regarder, elle, et il avait dit : « Souviens-toi de moi là-haut. » Sa bouche resta ouverte. Une arme d'acier et un petit sac en plastique gisaient à côté de lui. L'homme à la casquette s'éloigna d'un pas lent en sifflant l'air d'une chanson de John Lennon. Voilà pourquoi cette odeur d'explosion lui était montée au nez. Cet incident l'avait troublée et elle avait préféré fuir dans un autre quartier. À son retour, à l'aube, c'était le silence total dans l'arrière-cour si ce n'est

que ce camion de livraison stationné tout près d'un édifice et le livreur qui débarquait des boîtes d'ordinateur. Au moment de monter sur sa corniche, elle avait remarqué un contour de forme humaine dessiné à la craie sur le pavé. Une tache brunâtre était apparente. Longtemps elle avait cru que le caïd s'était adressé à elle et cela la troublait beaucoup. Ce n'est qu'après une incursion du côté de Upper West Side qu'elle avait aperçu cet édifice de briques rouges défraîchis sur lequel était écrit *First Baptist Church*. C'était l'été, les grandes portes étaient demeurées ouvertes. Elle s'était aventurée jusque sur le parvis d'où elle pouvait voir l'assemblée qui semblait être nombreuse et, à l'avant, un homme vêtu d'un complet foncé et à l'expression humble. Les deux mains en l'air, elle l'avait entendu prononcer : « Souviens-toi de nous tous là-haut. » Ces paroles l'avaient quelque peu allégée, mais elle n'avait pas cessé de s'interroger pour autant. Elle était restée jusqu'à la fin de l'office et était montée sur le muret de briques qui servait de rambarde au parvis afin d'être vue par les gens qui défileraient devant elle. Quelqu'un l'avait caressée à la tête brièvement sans toutefois s'arrêter pour l'apporter avec lui.

## CHAPITRE VIII

De son mirador, Jean-Paul, avec son cellulaire à l'oreille, s'inquiète :

– Qu'est-ce que tu fais, Pac Man ? Vas-tu l'apporter cette caisse de bière ?

– Oui, oui, je viens juste de laisser l'autoroute, je devrais être là dans deux heures tout au plus. Tu sais, dans le petit chemin de bois, ça roule pas vite.

– Ouais, grouille-toi le cul.

Il ferme son appareil et saisit son gros cornet fait d'écorce de bouleau pour y faire entendre un son prolongé et plaintif, celui de la femelle qui appelle le mâle orignal. Ensuite, il commence à scruter la forêt dans son puissant télescope monté sur son fusil de chasse.

\* \* \*

Jean-Paul habite Montréal. La quarantaine, carrure athlétique, visage carré, il travaille dans une usine où l'on fabrique des moteurs d'avion. Au travail, ses amis l'appellent Jean-Paul II. Son ami et confrère de travail, que tous à l'usine ont surnommé Pac Man en raison d'un léger problème d'obésité mais aussi à cause de la rondeur de son visage. Il parle peu mais sa bouche demeure toujours entrouverte. Souvent, il appelle Jean-Paul tout simplement J.P. Depuis quelques années, Jean-Paul et lui prennent

une semaine de vacances en même temps que débute la période de chasse à l'original. Au fil des ans, ils ont figolé leur camp de chasse.

Lorsqu'ils l'ont bâti, Jean-Paul se plaisait à raconter à ses camarades de travail qu'ils faisaient « d'une pierre deux coups ». En fait, ils l'ont construit à sept ou huit mètres du sol, assez haut pour l'appeler aussi un mirador, afin de voir venir le gros gibier.

Après avoir choisi quatre gros trembles à distance convenable, ils les avaient étêtés à hauteur égale et, à force de bras, en montant planche par planche, ils avaient réussi à construire un camp avec l'apparence d'une bicoque mais tout de même assez confortable, avec un balcon genre porte-à-faux sur trois faces de l'habitacle. À l'un des arbres, ils ont cloué des barreaux d'échelle. Ils accèdent à l'intérieur par le plancher.

Cette année-là, ils s'étaient entendus d'un commun accord que Jean-Paul paierait la bouffe et Pac Man paierait la bière. Il était aussi convenu que Jean-Paul devancerait Pac Man de quelques jours pour préparer la place. C'était un endroit difficile d'accès. Après une heure d'autoroute, ils devaient emprunter une route secondaire, puis parvenir à un petit village, ensuite, sur une vingtaine de kilomètres, ils devaient conduire dans un petit chemin de bois étroit, tortueux et vaseux. C'était un plaisir fou pour Jean-Paul, cette journée-là, « d'écraser la planche » à fond dans les trous de vase avec son véhicule 4X4. Il aurait pu se rendre plus près du camp de chasse ainsi, mais il préférait arrêter le véhicule et le laisser en plein milieu du chemin pour barrer la route à d'éventuels chasseurs qui auraient voulu s'approcher de leur « spot ». Chargé d'un sac à dos rempli de nourriture, un sac à main rempli de vêtements et son

fusil de chasse avec télescope, il devait ainsi marcher environ un kilomètre en contournant un petit lac. Il s'était arrêté plusieurs fois en cours de route pour se reposer, avait aperçu une perdrix dans un arbre et, sous prétexte de tester son fusil, l'avait descendue du premier coup. Ensuite, lorsqu'il s'était assis sur une souche pour admirer la beauté de la forêt, un écureuil était venu faire son fanfaron devant lui en gueulant pour lui manifester son mécontentement. Son petit spectacle n'avait pas été bien long : Jean-Paul l'avait applaudi de son cru et un paquet de poil avait volé dans les airs. Une corneille s'était mise à croasser du haut d'un arbre, il lui avait réglé son cas : tel un franc tireur, il n'e l'avait pas manquée et elle avait piqué la tête en bas.

\* \* \*

Pac Man est à peine apparu dans la porte du plancher que Jean-Paul l'apostrophe :

– Tabarnak, Pac Man, pourquoi as-tu acheté cette maudite bière importée ? Tu sais pourtant que moi, je bois que de la vraie bière, de la bière canadienne, pas plus tard que demain matin, tu vas aller changer ça au petit village à une heure d'ici. Ben oui ! Combien penses-tu avoir épargné ? Un dollar ou deux, espèce de Séraphin<sup>12</sup>.

Pac Man confus réplique :

– Comment sais-tu que c'est de la bière importée ? Tu l'as même pas vue, la boîte est encore en bas, attachée à la corde.

– Je t'ai vu venir dans mon télescope, j'ai même pu lire la marque sur la boîte rouge et jaune.

– Maudit J.P. Tu m’as miré avec ton fusil ! Es-tu devenu fou ? Une chose que l’on doit jamais faire !

– Ah ! Arrête d’avoir peur, y a pas de danger, je t’aurais jamais tiré dessus. J’avais mis ma main droite dans la poche de mon pantalon.

Lorsque Pac Man tente de tirer sur la corde, Jean-Paul l’avise :

– C’est pas la peine de monter ça. Demain matin, tu devras la redescendre, je veux même pas la voir ta tabarnak de bière *made in Mexico*.

\* \* \*

Pac Man prépare le repas, rien d’autre que du steak avec salade et champignons. Ils sont équipés d’un petit poêle et réfrigérateur au gaz. À partir d’un réservoir camouflé de feuilles d’arbres en bas et un petit tuyau de cuivre qui serpente un des arbres jusqu’en haut. Jean-Paul, lui, scrute la forêt de son télescope et, à intervalles réguliers, laisse aller un son plaintif dans son cornet fait d’écorce de bouleau lorsque, tout d’un coup :

– Hey, Pac Man, viens voir ce que je vois là-bas.

Pac Man aussi possède un fusil télescope.

– Je pense que c’est un chat sauvage. Ça me tente de le tirer.

– Non, non, attends J.P., je veux le voir.

– Regarde dans la clairière près de la petite épinette.

– C’est bien trop petit pour être un chat sauvage, tu vois, il s’approche.

– C’est un chat domestique.

– Tire pas, J.P., tu vas apeurer les originaux.

Pac Man dépose son fusil en disant :

– Je vais lui préparer un petit morceau de steak, il doit avoir faim. Il n’a pas eu le temps de cuire le morceau de viande que la chatte a senti la friture. Elle monte rapidement l’échelle, pour se pointer le nez dans la porte du plancher. Jean-Paul lance :

– Hey, as-tu vu ça, Pac Man, un vrai chat 4x4. Demain, quand tu iras au village, achète donc douze boîtes de nourriture pour chat.

\* \* \*

– Ah non ! Ne te couche pas sur mon lit, ma Minoune, va te coucher sur le lit de Pac Man, ça me fait rien.

Et il continue à regarder la petite télévision portative qui fonctionne au moyen d’une pile douze volts. Pac Man, lui, lit *Le Journal de Montréal* à la lueur d’une lampe qui fonctionne au gaz elle aussi. Pour la chatte, tout semble être le début d’une période de grosse vie. Elle s’est étendue de tout son long sur le lit de Pac Man qui, lui, s’est endormi. Rien ne laisse présager à nos deux chasseurs ce qui se passera durant la nuit qui vient.

Il vente à écorner les bœufs et l’orage fait fureur dehors. La cabane branle quelque peu mais pas assez pour alarmer. Pac Man se réveille et bondit et prononce à voix basse :

– J.P., J.P., réveille-toi, y a quelque chose en bas. Aussitôt, la chatte se réfugie sous le lit.

Jean-Paul demande.

– C’est qui ça ?

– Je sais pas, j’ai entendu du bruit

– Ah ! Couche-toi, ça doit être le vent.

– Non, non, j’ai vu la porte du plancher bouger, ça doit être un ours.

Cela suffit pour que Jean-Paul bondisse hors du lit comme un ressort en allumant la lampe. Il marmonne à voix basse : « J’en ai raté un voilà quelques années sur un petit chemin de campagne, un gros ours noir, il a réussi à se sauver dans la forêt, celui-là on le manquera pas. Tu as vu la porte bouger ? »

– Oui, j’en suis sûr.

– O.K. Pac Man, du calme, faut pas s’énerver. Apporte ton fusil. Maintenant, mets-y ton chargeur de dix balles, celui qui est défendu, qu’il soit noir ou brun, on va s’en faire une descente de lit. Prépare-toi. Quand je lèverai la porte, vides-y ton chargeur en pleine face, le tabarnak.

Pac Man prend la parole :

– Oui mais, le chargeur, c’est défendu.

– La nuit, tous les chats sont gris, avoue Jean-Paul.

En entendant ceci, Kat-Kan penche la tête et se questionne.

– Enligne-toi, je compte jusqu’à trois et tire.

Après trois coups, Pac Man s’arrête et regarde Jean-Paul d’un air ahuri.

– Il reste encore sept balles dans le chargeur ! Allez, tire !

Pac Man s’exécute. Un bruit de fracas se fait entendre sous le plancher.

– On va l’avoir, la paix. Couche-toi et dors, mon ami Pac Man. Demain on va l’écorcher.

\* \* \*

Après le traditionnel déjeuner de bacon, œufs, toasts et café, Jean-Paul donne du pâté de foie gras à la petite chatte d'Espagne. Puis, il rappelle à Pac Man de se dépêcher d'aller échanger la bière au village et de ne pas oublier la nourriture pour chat.

– Je ne suis pas pour la nourrir toujours au foie gras, cela va coûter trop cher. Tiens voilà dix dollars.

– Pac Man réplique :

– Tiens, où est-ce qu'il est, le fameux Séraphin ?

Pac Man n'est pas aussitôt arrivé au sol qu'il se met à vociférer :

– Tabarnak ! Elles sont toutes cassées, je peux même pas rapporter la boîte pour revendre les bouteilles vides ! Et l'ours ? J'le vois pas ! Y'é parti !

\* \* \*

– Allo, quelqu'un en haut ? Tire sur la corde, J.P.

– Enfin, de la vraie bière, déclare Jean-Paul du haut de plancher.

– Tire encore !

Et une deuxième caisse apparaît sur le plancher. Jean-Paul en salive.

– Renvoie-moi la corde pour le Dr Ballard.

– Voilà tu peux monter maintenant mon ami.

À la question que Pac Man lui pose à propos de tous ses permis épinglés sur sa chemise, Jean-Paul répond :

– J'attends les agents de conservation aujourd'hui, il faut se méfier. Ah ! Je vais te dire, j'ai rechargé ton illégal de dix balles et je l'ai caché sous ton matelas. Tu vois, celui-là, c'est le permis de mon grand-père, c'est un souvenir, je l'ai ça fait longtemps. Celui-ci, c'est mon permis

pour le petit gibier et celui-ci, c'est le permis saisonnier pour le gros gibier et celui-là, c'est ma carte de membre de l'Association chasse et pêche.

Et il enlève son casque de chasseur et le désigne du doigt :

– Celui-là, c'est mon permis d'enregistrement d'armes à feu. Si je tuais du monde, la police pourrait savoir avec quelle sorte d'arme je l'aurais tué, génial hein ? Ah ! Pose pas de question, tu as toutes les mêmes licences que moi.

– Ouais, mais tu as l'air d'un arbre de Noël avec tout ça accroché à ta chemise. Moi, je laisse toute cette panoplie dans mon sac.

\* \* \*

Dans l'après-midi, la pluie reprend de plus belle. Jean-Paul avise Pac Man, qui est sur le balcon :

– Ça sert à rien d'essayer, un orignal, c'est comme le monde, quand il pleut, il sort pas de son abri, c'est pas un fou, voyons !

Et il a déjà entamé la première boîte de bière. Pac Man est entré bredouille, trempé jusqu'aux os. Il place alors son linge à sécher au-dessus d'une petite chaufferette qui fonctionne au gaz elle aussi. Il accompagne Jean-Paul à trinquer.

Quant à Kat-Kan, elle a eu sa portion de nourriture et elle écoute les deux pitres se raconter des histoires de chasse, toutes plus abracadabrantes les unes que les autres. La fête est de mise. La brunante est déjà tombée sur la forêt et les deux lascars en ont oublié l'heure du repas.

La deuxième boîte est déjà entamée. Jean-Paul se lève de sa chaise en titubant pour allumer la lampe tandis que

Pac Man, cherche sur la radio portative une musique qui lui plairait. Il s'arrête sur une station qui joue du disco. Il se met à se déhancher au rythme de la musique. À mesure que celle-ci augmente, sa petite danse disco s'accélère aussi. Elle est devenue du vaudou : les jambes écartées, il se met à se trémousser frénétiquement, la langue sortie, les yeux semblables à des tisons. Il semble être parti dans un autre monde. Jean-Paul est crampé de rire et l'applaudit. À son tour, il s'aventure à en faire autant, mais lorsqu'il se cambre un peu trop vers l'arrière, il perd l'équilibre et tombe sur le lit de Pac Man. La chatte a juste le temps de s'enlever de là.

Tapie sous le lit, elle se questionne. Depuis le onze septembre, elle en a vu de toutes les couleurs. Mais présentement, qui sont ces deux énergumènes en face d'elle ? Soit deux humains qui tentent de se désennuyer dans leur repaire de chasse à cause d'une mauvaise journée pluvieuse, soit deux espèces d'humanoïde en délire, contents d'avoir réussi un atterrissage avec leur soucoupe volante dans la forêt du Canada. Quoi qu'il en soit, elle a bien vu ces deux débiles la nuit dernière, elle a bien entendu les coups de fusil et elle a senti l'odeur des projectiles. S'il fallait qu'ils s'en prennent à elle maintenant, avec leur fusil ! Elle se sait prise dans un espace étroit à six ou sept mètres du sol. La marche sera haute si elle doit y sauter in extremis. La crainte s'est emparée d'elle et elle préfère demeurer sous le lit de Pac Man en attendant la fin du party qui continue de plus belle.

Pac Man s'est approprié le petit module transformateur muni d'un fil qui est branché à la batterie pour la télévision et qui ressemble à un microphone. Sans doute se remémore-t-il une chanson de son enfance et il veut

que Jean-Paul l'entende. Il a même changé sa voix en celle d'un enfant et il entonne :

*Une chanson douce que me chantait ma maman  
en suçant mon pouce j'écoutais en m'endormant.*

Il veut mimer le geste, lève le coude et cale sa bouteille de bière toute d'une traite.

Le poste WWBV Radio de Burlington diffuse une émission rétro rock'n roll qui fait entendre une pléiade d'artistes du temps, ce qui incite Jean-Paul à y aller de son cru.

Rien de moins qu'une chanson d'Elvis Presley en français. Avec le petit transformateur à la main, il enjoint Pac Man de baisser le volume de la radio. En se déhanchant, il entonne :

– Connaissez-vous Elvis Presley ? La guitare de côté, tout écarquillé, ça me donne l'envie de danser *Don't be cruel*.

Pac Man l'applaudit à pleines mains et il est mort de rire. Ensuite, tous deux se laissent aller à une petite passe de rock'n roll. Même si leurs jambes semblent pleines de vigueur, leur tête semble bouillir. La populaire danse des années soixante ressemble beaucoup plus à celle qu'un prisonnier aurait exécutée après avoir réussi à s'enfuir avec ses chaînes aux pieds.

Forcément, le party doit prendre fin avec les quarante-septièmes et quarante-huitièmes bouteilles. Les deux lurons se sont assis pour boire leur dernière gorgées. Leur langage est devenu pâteux, ils sont ivres. Jean-Paul commence à raconter une autre de ses aventures de chasse. Voilà cinq ans, avec deux autres chasseurs, il avait abattu

un orignal à Cochrane en Ontario, le premier jour de leur arrivée en forêt. Le reste de la période de chasse, il l'avait passé à trinquer avec tous les chasseurs des alentours. Pac Man réplique, en hoquetant, qu'il est chanceux, car lui, au contraire, n'a jamais réussi à abattre un orignal. Jean-Paul reprend :

– Tu devrais te considérer chanceux. Tu as réussi ce qu'aucun chasseur n'a jamais accompli, tu as abattu une caisse de bière, hier, dans la nuit.

Pac Man bondit :

– Tabarnak, tu veux rire de moi, J.P. ? Je vais te montrer que je suis aussi bon chasseur que toâ (en hoquetant).

Il se lève en titubant, empoigne son fusil, allonge le bras et saisit le chargeur illégal sous son matelas. Jean-Paul tente de l'arrêter.

– Ôte-toi de là J.P. Fais juss me regarder.

Il sort sur le balcon sans refermer la porte et saisit le cornet d'appel. Le son qui en sort est plutôt celui d'un animal blessé. Voyant que Jean-Paul est plié en deux à l'intérieur, à bout de souffle, il s'essaye de nouveau. Cette fois, c'est un son rauque qui fait penser à celui d'un homme à l'agonie. De plus, tout comme si cet homme avait été un criminel et qu'il essayait d'expier tous ses péchés avant de mourir. Voyant qu'il n'a pas obtenu le résultat voulu, il lance le cornet d'écorce au bout de ses bras. Il saisit son fusil en s'écriant dans la nuit opaque :

– Sortez, bande de tabarnak ! J'vais fous montrer de quel bois se chauffe Dieudonné Villechaize. Si fous avez des couilles, montrez-vous la face !

Après quelques secondes de silence, il attaque de nouveau :

– Savez-vous pourquoi y a pas d'originaux en Haïti ? C'est parce qu'ils étaient moins trouillards que vous autres ! Puis, je les ai tous abattus, oui, je suis un vrai chasseur moâ.

Il lève le canon de son fusil et vide son chargeur de dix coups répétés dans le ciel sombre et pluvieux.

« Il pleut, il pleut, bergère... »

\* \* \*

Lorsque Pac Man lui demande pourquoi il n'apporte pas la chatte chez lui, Jean-Paul répond que Caroline, sa petite fille, a déjà possédé un chat l'année précédente et que celui-ci était disparu mystérieusement le soir de l'Halloween...

Tous les deux sont affairés à descendre avec la corde le matériel qu'il faut rapporter à la maison. En somme, il faut fermer boutique pour l'hiver qui approche à grands pas, jusqu'à la prochaine période de chasse. Jean-Paul n'a plus qu'à descendre l'échelle en fermant la porte du plancher sur sa tête. Pac Man, lui, lance d'en bas :

– J.P., veux-tu descendre la chatte dans tes bras ?

– Non, non, regarde-la arriver, c'est une chatte 4x4.

Et elle est descend tête première dans l'échelle. Elle les suit dans l'étroit sentier. Jean-Paul a rempli son sac à dos de toutes sortes d'objets, même les déchets des poubelles qu'il ne faut surtout pas laisser là. Dans ses mains, il transporte son fusil qu'il manipule avec soin. Pac Man transporte la radio et la petite télévision portative en plus des quarante-huit bouteilles de bière vides. Son sac à dos est plein et lui aussi transporte son fusil télescope avec pré-

caution. Jean-Paul, en meilleure condition physique que Pac Man, le devance d'une longue distance, assez pour que celui-ci le perde de vue. Il doit s'arrêter à maintes occasions pour se reposer. Alors il s'assoit sur une souche en « pompant ». Au tournant du petit lac, Pac Man et la chatte rejoignent Jean-Paul qui est là, silencieux. Il regarde au loin avec son fusil sur la hanche. Il a déposé son sac à dos sur le sol.

– Nom de dou J.P., qu'est-ce qui y a ?

– Je vois un orignal, regarde là-bas.

Tous deux regardent, l'air ébahi, cet énorme gibier avec panache.

Jean-Paul déclare :

– D'après moi, il a une dizaine d'années, regarde comme il est gros.

– Qu'est-ce que t'attends pour tirer, J.P., il reste encore deux jours de chasse.

– Ça dépend.

– Ça dépend de quoi ?

– Ben, si j'étais sûr de le rater, je tirerais.

– Comment ça ?

– Ben, il est trop tard, on est sur notre chemin de retour, tu comprends Pac Man ? On peut pas, on n'a pas le temps.

En replaçant son sac à dos, il déclare :

– C'était à lui de se montrer la face avant, le tabarnak. Je veux arriver à Montréal avant six heures, j'ai promis à Caroline et à mon fiston Éric que...

\* \* \*

Les deux chasseurs sont à remplir leur véhicule quand, tout à coup, Pac Man se frappe violemment le front avec la paume de sa main.

– Mon chargeur illégal, je l’ai oublié sous le matelas.

– Moi je l’ai pas oublié, je l’ai volontairement laissé où il était.

– Pourquoi ?

– Verrais-tu, mon cher Pac Man, si on rencontrait les agents de conservation et qu’ils fouillaient tes bagages, alors tu perdrais tout. Ton véhicule 4x4, ton fusil, peut-être ta maison, et c’est tout juste si tu coucherais pas en prison ce soir.

– Ouais.

\* \* \*

Kat-Kan s’est confortablement installée sur le sac à dos à côté de Jean-Paul qui s’en donne à cœur joie dans le sentier vaseux. De temps à autre, il jette un regard dans le rétroviseur pour voir si Pac Man est toujours dans le décor. Il prend un plaisir fou à s’arrêter dans les trous de vase et d’écraser à fond pour s’en sortir.

– Tiens-toi bien, la chatte, je sais pas d’où tu viens, peut-être es-tu née en forêt et que tu y as vécu toute ta vie, mais là, tu vas voir que Jean-Paul II, il n’est pas barré, attention...

Il devance Pac Man de plusieurs kilomètres et il s’arrête à la première ville aperçue sur le bord de l’autoroute. Kat-Kan a été réveillée par ce qu’elle croit être un orage épouvantable. Il s’agit de jets d’eau puissants qui giclent dans le pare-brise. Ensuite, de grosses brosses bleues semblent vouloir entrer dans l’habitacle. Un bruit sourd se fait en-

tendre pendant l'opération. À la sortie du lave-auto, elle s'interroge.

La radio joue à plein volume dans un langage qui lui est étrange mais qu'elle comprend très bien, quoique, lorsque l'on y joue des chansons d'amour, tout lui semble miam, miam.

Jean-Paul est perdu dans ses pensées. Toujours assise sur le sac à dos, ce qui la rehausse, elle peut ainsi voir tout le trafic. Même si Jean-Paul conduit toujours un peu plus vite que la vitesse permise, d'autres, encore plus pressés, le coupent. Il doit manœuvrer dare-dare pour les éviter. Kat-Kan peut lire tous les panneaux indicateurs, étonnée d'y découvrir autant de Sainte-Brigitte, Saint-Alexandre, Saint-Jean. Alors, elle se remémore sa petite incursion à la Cathédrale Saint-Patrick quelques mois auparavant.

Le monsieur d'âge mûr lui avait même donné de la nourriture sèche, ensuite, il l'avait laissée entrer par la sacristie. Un peu plus tard, elle avait pu voir toute l'assemblée de face et le monsieur devant un lutrin avec un gros livre ouvert. Il avait les mains en l'air et il récitait une litanie de saint Paul, saint Pierre, saint Luc, sainte Perpétue. Aussi, elle s'était dit que si elle n'était pas encore rendue dans le paradis des hommes, elle n'en était sûrement pas loin. Rien ne laissait présager à quel imbroglio elle aurait à faire face dans les jours qui suivraient.

Le trafic devient plus dense, elle voit maintenant des ponts et la ville derrière, tout comme New York, mais en modèle réduit. Sur les panneaux avec des flèches indicatrices, elle peut y lire encore des Saint-Paul, Saint-Laurent, Saint-Jacques et Saint-Antoine lorsque, soudainement, elle aperçoit « Rue Sherbroom ». Elle se dit alors que, par l'ampleur de sa rue, plus large et plus grouillante, ce

monsieur Sherbroom devait sûrement être le secrétaire-trésorier de ce soi-disant paradis des hommes.

Jean-Paul tricote bien, il semble connaître son chemin. Arrivé au panneau qui indique boulevard de la Sablière, il l'emprunte et, quelques instants plus tard, il s'arrête devant un édifice sobre sur lequel est écrit « SPCA Montréal ». Une dame grassouillette les accueille. La chatte comprend que SPCA égale Humane Society : ce sont des synonymes. La dame lui caresse brièvement la tête et la dépose dans une petite cage portative.

Jean-Paul donne son nom et son adresse puis, lorsqu'on lui demande où il a trouvé l'animal, il répond :

– J'suis chasseur et...

La dame le coupe.

– Je l'aurais bien deviné. Avec tous ces permis que vous avez accrochés à votre chemise.

Et il continue.

– J'étais à la chasse, tout près de la frontière américaine lorsque, en scrutant la forêt avec mon télescope vers le sud, je l'ai aperçu.

Elle le remercie d'avoir recueilli un pauvre animal abandonné et lui demande s'il veut faire un don pour la SPCA. Jean-Paul plonge la main dans sa poche et sort quelques dollars qu'il dépose sur la table. Ensuite, elle apporte l'animal dans une autre pièce où un individu vêtu d'un sarrau blanc l'attend. En l'auscultant, il laisse aller des « hum... hum... » Lorsqu'il remplit la feuille, il écrit ceci :

# 141, chatte d'Espagne  
Couleur : orangé, noir, blanc  
Oreille gauche écorchée, bonne santé

Puis, il pose ses initiales. De sa petite cage, elle entend des chiens japper et voit passer quelques enfants avec un minou à la figure. Elle voit défiler un tas de gens qui lui jettent un regard rapide sans toutefois s'arrêter. On lui apporte de l'eau et de la nourriture et on la caresse brièvement mais, après quelques jours... Aussi bien à la SPCA qu'à la Humane Society, elle sait très bien ce qu'il advient aux chiens et aux chats qui n'intéressent personne. Alors elle se revoit dans la fumée et la terreur de la matinée du 11 septembre. Elle entend les seules paroles que ceux et celles qui pouvaient parler prononçaient : « Ho My God ! Ho My God ! » Maintenant, ce fameux « God » saura-t-il encore une fois lui sauver la vie, se questionne-t-elle.

\* \* \*

Contrairement à ses habitudes, ce matin-là, l'homme, un grand sec, qui vient chercher la petite chatte d'Espagne, n'a pas avec lui sa cage de plastique. Il préfère la prendre dans ses bras pour l'amener dans un long couloir. Même s'il s'est ganté, elle revoit les mains velues de Flip qui les a nourris, elle et ses chatons, sous le hangar à Grafton. Elle revoit aussi Rosa Hovington, sa femme, sur sa chaise berçante, avant qu'elle ne devienne raide comme un panneau d'acier. Elle entend même sa voix : « Sauve-toi avec tes chatons ! » Alors, elle lève la tête pour regarder le grand sec qui la caresse en l'amenant. Contrairement à Flip, elle s'aperçoit qu'il est humain. Alors elle laisse tomber :

– S'il vous plaît, Monsieur.

Il s'arrête un instant, ébahi, puis il continue à marcher jusqu'à la porte au bout du couloir où est écrit « Sortie

d'urgence seulement ». Il pousse dedans et la dépose délicatement sur le palier.

\* \* \*

Novembre 2001 est lourd et gris et pour ajouter à sa lourdeur, les gens retardent à enlever leurs citrouilles trouées qui affichent un rire cynique, leurs squelettes à mandibules de plastique suspendus aux arbres que le vent fait danser tristement et leurs sorcières à balai qui semblent être demeurées en panne.

## CHAPITRE IX

Le quartier Côte-des-Neiges a perdu son nom. Il aurait pu s'appeler Côte-des-Sortilèges. Kat-Kan est parvenue dans le quartier par hasard, après un angoissant périple de nuit, un périple qu'elle n'est pas près d'oublier. Alors qu'elle déambule sur une rue adjacente au boulevard de la Sablière, une camionnette s'arrête près d'elle. Un homme portant une casquette baissée sur ses yeux, le visage mince, les mains gantées, en descend et l'attire avec une boîte de nourriture. Elle remarque que ce n'est pas du Dr Ballard. Qu'importe ? Avant que le grand sec l'emporte dans ses bras dans le couloir, elle n'a pas eu droit à sa ration quotidienne. Elle a faim, elle dévore tout d'une traite pendant que l'individu conduit et ne cesse de dire : « T'es une belle chatte, t'es une belle chatte. » Quelques coins de rue plus loin, alors qu'elle s'est installée confortablement sur la banquette, l'homme, conduisant d'une main, lui caresse la tête avec sa main gantée. Ensuite, il saisit son cellulaire et, machinalement, compose en zigzaguant dans la rue déserte. La conversation est brève et il ferme l'appareil après avoir conclu : « O.K., vingt dollars. »

Quelques rues plus loin, il stationne son véhicule devant un édifice plus que sobre, sans fenêtres. Elle lève la tête et peut lire sur l'enseigne en grosses lettres « Institut International de la Beauté » et, en dessous, à peine lisible, « Laboratoire Expérimental ». L'individu tourne sa cas-

quette devant derrière et elle peut voir son visage émacié, ses yeux porcins. Il se penche et sort un sac de jute qui était sous le siège. Il apprend à ses dépens qu'on ne se permet pas n'importe quoi avec une chatte qui a vécu le 11 septembre, qui a l'expérience des sacs de jute et qui a une feuille de route longue comme le bras. Ses mains gantées et son manteau de toile ne le protègent pas suffisamment. Il se retrouve avec un visage strié qui convient bien à la saison. Pris de panique, il la laisse aller en vociférant.

\* \* \*

Elle aperçoit deux chats qui errent eux aussi dans le quartier Côte-des-Neiges, mais qui ne semblent pas vouloir communiquer. L'un d'eux, un jeune matou à l'apparence négligée, lui déclare tristement : « Tu n'es donc pas au courant pour notre ami Smoky ? Il s'est fait happer par une auto hier. »

Ensuite, il bifurque dans un sous-bois. À mesure qu'elle avance dans le quartier, les demeures deviennent plus cosues et huppées. Les chats et les chiens aussi deviennent plus fiers et leurs poils plus soyeux. Plusieurs d'entre eux, qu'elle aperçoit sur les pelouses enneigées, ont des médailles au cou. Quelques-uns communiquent entre eux, se disent : « Smoky est mort. » D'autres se disent : « Smoky is dead. » Elle s'approche d'eux et ils lui déclarent que Smoky était un chat errant depuis de nombreuses années dans le quartier et estimé de tous, même s'il ne possédait pas de médaille. Il s'est fait happer par un chauffard la journée précédente.

L'un d'eux déclare :

– Je l’aimais beaucoup Smoky, il était mon ami. Je venais tout juste de lui laisser une partie de ma ration sur le palier de notre demeure et nous allions fouiner un peu dans le voisinage. Smoky marchait sur le pavé près du trottoir, en avant de moi, et j’ai vu venir cette Honda en sens inverse. Le chauffeur a volontairement donné un coup de volant pour traverser la rue et happer Smoky de plein fouet. Un peu plus loin, il a lancé de sa voiture une bouteille qui s’est fracassée sur le pavé. C’est Maxi, le persan bleu, grand champion, qui l’a ramassé.

Kat-Kan questionne :

– Grand champion ?

– C’est une façon de parler, vois-tu, c’est parce que c’est lui qui possède le plus grand nombre de médailles dans le quartier.

Et il continue :

– Maxi l’a traîné jusqu’à sa demeure. Son maître, un écrivain, ne peut supporter qu’on le jette à la poubelle. Il a donc creusé la terre dans sa cour arrière et demain, Smoky aura une sépulture décente, tous les chats du voisinage seront là.

Et avec une certaine moue, il questionne :

– Je vois que tu es nouvelle dans le quartier, d’où viens-tu ?

Elle lui répond qu’elle a quitté New York après avoir été sauvée de justesse des attentats du 11 septembre et qu’elle est finalement rendue là. Elle lui déclare aussi que la vie des chats de gouttière devrait être améliorée, qu’elle aussi a déjà été témoin de ce qui était arrivé à Smoky. Elle lui déclare avoir des projets.

Elle passe la nuit avec une consœur sous une remise chauffée. Elle est assez bien installée : plancher de paille

et réserve de nourriture. Elle profite aussi de la retombée de la chaleur du plancher au-dessus de sa tête. Sa nouvelle compagne lui raconte que les maîtres de sa mère ont déguerpi tellement vite pour Toronto, lorsque le Parti québécois a pris le pouvoir en 1993, qu'ils ont amené seulement la mère avec eux et ont oublié le chaton dans la garde-robe. Les autres chats du quartier l'ont surnommée « Pekiou »...

Après avoir fait leur toilette, la matinée est encore brumeuse et humide. Les deux chattes font le trajet ensemble jusqu'à l'arrière-cour chez Maxi. Quand elles arrivent, un bon groupe de chats est déjà là et d'autres arrivent. Au fond de la cour, près d'un gros arbre qui doit être un érable parce que les feuilles au sol sont rouges, le maître de Maxi a déjà creusé la terre. Tout près, il y a une boîte de carton de forme rectangulaire dont le couvercle est bombé. Elle contient la dépouille de Smoky. La boîte est solidement ficelée.

Ils doivent être une vingtaine de chats du quartier, tous silencieux, la mine triste. Maxi, le champion, n'est pas encore là. Kat-Kan remarque dans l'assistance plusieurs mâles, beaux à faire tomber, avec médailles de distinction au cou. Certains en ont plus qu'une pour la circonstance. Elle remarque des abyssins, des tabys, des Maine coons, deux chattes siamoises à l'arrière qui la regardent avec de gros yeux, dont une qui ne cesse de faire les cent pas. Toutes les gouttières (chats sans médaille) sont du même côté. Kat-Kan va se placer en avant d'eux.

Elle remarque un couple qui n'a pas de poil du tout et qui grelotte dans le coin. Soudain, elle voit arriver Maxi le persan bleu, « celui qui a déjà vu la mort<sup>13</sup> », le champion, le poil long et soyeux de couleur bleu acier, le cou bardé

de médailles avec rubans de distinction sur lesquels elle peut lire :

Champion Expo Toronto 1999  
Médaille d'Or Bruxelles 2000  
Grand Prix Buffalo New York 2001

Tous sont figés d'admiration et le regardent en silence. Assis face à l'assistance, avec sa patte devant, il replace ses moustaches et entame :

– Mes amis, nous sommes réunis ce matin pour rendre un dernier hommage à notre ami Smoky. Même s'il ne possédait pas de médaille, il a vécu de nombreuses années avec nous parce qu'il était honnête, juste et courageux. Maintenant prions. Daigne, Seigneur, lui accorder le repos terrestre dans la terre.

Il fait une pause et reprend :

– Et à son bourreau...

La foule laisse entendre un miaulement sourd, certains ont le poil hérissé.

– Du calme, du calme.

Et il reprend :

– À son bourreau, daigne, Seigneur, lui accorder le pardon.

La siamoise qui fait les cent pas à l'arrière lance :

– Ouais, ouais, le pardon, et s'il n'a aucun remords, qu'est-ce qui va se passer, hein ?

Ne sachant que dire, Maxi baisse la tête.

– Allez, le champion, réponds, tu es plein de médailles toi, tu devrais le savoir !

Reprenant son aplomb, Maxi lève la tête et d'une voix pondérée, répond :

– Que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel.  
Et il se signe, et toute l’assistance répète le geste.

– Maintenant, il y a mon ami Gladstone qui va lui rendre hommage à sa façon.

Gladstone, un chat pure race de l’île de Man, prend place à l’avant. Facile à différencier des autres parce qu’il n’a pas de queue, avec son accent « british », il tourne un regard vers la petite boîte rectangulaire et prononce :

– Mon ami Smoky, comme le grand champion vient tout juste de le mentionner, que ton repos dans la terre soit éternel. À tous les sans pedigree qui sont ici, soyez assurés que j’ai beaucoup de respect pour vous tous et votre sort doit être amélioré, je le sais. Faut pas vous imaginer que la vie est toujours rose pour nous les pures races. Regardez ce couple de sphinx qui grelottent dans le coin, je suis sûr qu’ils donneraient cher pour avoir du poil sur le dos comme tous les autres chats, moi-même je céderais bien une couple de médailles pour avoir une queue comme tout le monde, avoue-t-il avec une certaine moue. Maintenant, une petite demande spéciale à notre Créateur : Daigne Seigneur rendre tes hommes moins imbeciles envers tous les chats de gouttières qui vivent avec eux, et sache qu’ils n’ont aucun sentiment d’animosité envers personne, amen-men. Cela dit, je vois que notre ami l’angora est prêt à rendre hommage lui aussi à notre cher Smoky.

Dans toute sa splendeur, l’angora prend place à l’avant et déclare :

– Smoky, pour moi, était plus que mon ami, il était mon héros. Je me souviens très bien le jour où il m’a sauvé la vie. J’étais tombé dans une piscine, une imprudence de jeunesse. Je nageais péniblement et j’étais sur le point

de flancher lorsque Smoky est arrivé, juste à temps pour m'aider à agripper le rebord. Non, je ne t'oublierai pas, Smoky ! dit-il d'une voix chevrotante.

L'émotion est palpable.

– Maintenant, je connais un vieil hymne que l'arrière-grand-père de mon maître a joué, et chanté, une nuit d'avril, sur l'Atlantique en 1912. Il était membre de l'orchestre du Titanic. Je l'ai tellement entendu chanter à différentes occasions que, à mon tour, je le dédie à Smoky.

Et il entonne en même temps que Maxi fait signe de la tête à son maître qui est dans la porte patio entrouverte. Il avait déjà préparé la bande sonore et il la fait entendre dans la matinée brumeuse :

« Plus près de toi, Seigneur.  
Dans la nuit où l'épreuve  
Déborde comme un fleuve,  
Tiens-moi plus près de toi, Seigneur.

Alors que le malheur arrête mon cœur  
Et que mes yeux se ferment dans la douleur,  
Tiens moi plus près de toi Seigneur.

Que la mer prenne mon corps,  
Ou bien que ce soit la terre.  
Tiens moi plus près de toi Seigneur... »

L'émotion est à son comble. Même la siamoise à l'arrière a cessé de faire les cent pas et elle s'est recueillie. L'hymne terminé, le grand champion fait signe à son maître qui s'approche avec une pelle, un homme mince avec une masse de cheveux bouclés. Il prend la boîte par les

ficelles, la dépose dans la petite fosse et l'enterre. Lorsqu'il a terminé, tous passent à tour de rôle pour aplanir le tertre avec leurs pattes devant.

\* \* \*

La nourriture est bonne : croquettes de différentes saveurs, nourriture en boîte de différentes marques et même des plats de poisson entier tout spécialement cuits et préparés par Maxi et son maître. D'autres chats des quartiers avoisinants se sont joints au groupe. L'arrière-cour chez Maxi est remplie. De la grande fenêtre donnant sur la cour, l'écrivain et Maxi ont l'air de s'amuser en regardant toutes ces têtes plongées dans les plats.

Quelques-uns discutent entre eux et se remémorent les bons coups de Smoky. Comme par exemple, la fois où, pourchassé par un résident du quartier voisin, il s'était réfugié en grim pant dans un arbre assez haut du sol. L'homme était allé chercher une longue perche et avait essayé de le faire descendre. Peine perdue, rouge de colère, il était allé chercher sa scie mécanique. Après avoir tiré sur la corde une vingtaine de coups, la scie ne démarrait toujours pas. Il s'aperçut enfin qu'elle était vide d'essence. Il était allé chercher un bidon de gazoline dans la remise. À bout de souffle, et à pleins gaz, il avait abattu l'arbre pour s'apercevoir ensuite que Smoky était perché dans l'arbre voisin. En pleine crise d'apoplexie, il était sur le point de s'arroser d'essence et d'y mettre le feu lorsque, soudainement, sa petite fille âgée d'à peine cinq ans était arrivée à la course avec un plat de nourriture pour Smoky.

Un Maine coon, avec médaille au cou, raconte à un groupe la ruse que Smoky employait régulièrement. Les

jeunes employés du restaurant « Minou Donald » du quartier, répugnant à saisir la poignée du container à déchets..., devaient ainsi laisser les sacs verts à côté. Smoky et ses compagnons n'avaient qu'à les déchirer et déguster les délicieux hamburgers souvent à moitié entamés.

Un autre chat raconte que, lors d'une incursion dans un parc avoisinant, Smoky lui avait démontré comment égorger un sale rat (il possédait encore ses griffes). Il avait même eu la décence de le jeter à la poubelle. Ensuite, il s'était jeté dans l'étang du parc pour nager un peu. Il n'en finissait plus de se toiletter.

À mesure que la foule se disperse, tous vont se recueillir un instant au pied du gros arbre. Certains d'entre eux baissent la tête pour méditer.

\* \* \*

Oui, novembre 2001 est lourd et gris, les feuilles déjà tombées du gros arbre centenaire revolent au vent et la terre a repris Smoky avec elle, « le chat de gouttière ». Même si le tertre a été bien aplani, le gazon tranché le laisse voir encore apparent. La brume s'est dissipée et le grand champion, maintenant seul avec son maître, est fier que son ami Smoky ait eu des funérailles civiles et honorables autres qu'une boîte à ordures.



## CHAPITRE X

La casquette profondément calée sur ses yeux mais juste assez pour apercevoir sa bouche vermeille et croche, le sergent-major crie des mots saccadés. Ses soldats, avec leur uniforme aux boutons rutilants, leur visage glacé, lui obéissent tels des pantins. Leurs bottes bien cirées frappent le pavé violemment.

Juchée sur une étroite corniche d'un vieil édifice du centre-ville de Montréal, Kat-Kan observe le rassemblement. La foule grossit à mesure qu'arrivent de grosses voitures noires. À chaque coin du monument surélevé, un soldat, le menton appuyé sur son fusil à l'envers, semble boudier, tel un enfant qui aurait été puni pour avoir commis un mauvais coup. Un groupe de vieillards est assis à l'avant, près du monument, d'autres en fauteuil roulant, quelques-uns, unijambistes, parviennent difficilement à s'approcher avec leurs béquilles. Tous portent des médailles à leur veston.

Sur des rubans et banderoles appuyés aux chevalets, elle peut lire : Guerre 1914-18 ; Guerre 1939-45 ; Guerre de Corée 1951-53 ; Guerre du Vietnam 1961-70. C'est en apercevant ces rubans de distinction que sa bougie allume. Alors, elle se souvient de la vieille dame sur sa chaise de mort avant son grand départ à Grafton : « Il fait encore la parade de l'Armistice à quatre-vingt-huit ans. » Elle revoit Flip avec son nez d'aigle et ses médailles à son

veston qui devait, lui aussi, faire la parade du 11 novembre à Bellows Falls. Elle revoit Noé avec sa barbe hirsute qui lui a déclaré que « toutes les armées du monde, ce sont des usines à fabriquer des fous, et lorsqu'il y a des guerres, tous ces fous deviennent des monstres ». Pour la énième fois, elle se questionne : faut-il que tous ces hommes deviennent des fous, et ensuite des monstres, pour enfin devenir de vrais hommes qui traiteraient humainement les pauvres bêtes qui vivent avec eux ?

Seul le clairon retentit dans le novembre gris de Montréal, « la ville aux cent clochers ». À part quelques murmures et toussotements, les visages sont figés et ruisselants. Ils se souviennent de leurs héros. Un haut dignitaire fait semblant de porter une couronne au pied du monument. Il ne l'a qu'effleurée de ses doigts. Un colonel, bardé de médailles, l'a fait pour lui.

\* \* \*

SPCA Montréal. Elle sait que tôt ou tard, elle se trouvera un foyer et n'appréhende pas que son odyssée vers le nord tourne au cauchemar. Elle aperçoit dans une rue achalandée un pauvre hère, assis contre un édifice, qui tend la main. Sachant bien que ces gens-là ne repoussent pas les chats errants comme elle, elle se réfugie contre lui qui, aussitôt, la caresse de sa main calleuse. Son apparence physique laisse paraître un genre de loque humaine. Les yeux creux, le visage aigri et marqué, il lui déclare que les autres vagabonds l'appellent Philo. Il lui donne la moitié de son sandwich. De temps à autre, il sort une bouteille de ses haillons et boit une gorgée ou deux. Elle lui demande comment il peut vivre aussi misérablement dans une ville

où il y a autant de saints dont le nom est suspendu au-dessus des rues ? Tous des élus du paradis des hommes ? Il répond sans ambages :

– C'est une vieille histoire. À part saint Vincent de Paul et saint François d'Assise, la plupart sont de faux saints. Ce sont tous des tabarnak de fous qui ont vécu toute leur vie en ermite, juchés au sommet de tours de dix ou quinze mètres de hauteur. Ils attendaient là que quelqu'un attache au bout d'une corde de quoi leur remplir la panse.

D'autres ont passé leur vie à manger la terre des cimetières, parce que, soi-disant, elle était bénite. D'autres ont passé leur chienne de vie cachés dans des cavernes pour ne pas avoir à aider personne. D'autres se sont fouettés jusqu'au sang avec des lanières afin de susciter la pitié du Bon Dieu.

Tout en continuant de la caresser de sa main rude, il lui déclare :

– Je donnerais pas cher de leur peau, eux autres. Tout comme la peau de nos hommes politiques. Veux-tu savoir où ils sont les vrais saints aujourd'hui ? Ils sont dans la rue, ce sont eux qui offrent gîte et nourriture à tous les pauvres éclopés comme moi. Regarde mon pied, tondeuse à gazon, pas d'assurance, 1989. Tu vas voir leur véhicule qui circule dans le quartier, il est écrit dessus « La charité dans la rue ». Ils ont toujours de quoi nous donner quand on a faim, du café chaud quand on a froid, ils n'ont pas de médaille accrochée à leur veston, ils ne posent pas de question. Ce sont eux les vrais saints.

\* \* \*

Elle est loin de se douter que son odyssée rocambolesque, qui a débuté le 11 septembre à New York, est sur le point de se terminer comme dans un rêve.

Elle trouve étrange de déambuler dans le « Montréal by night » avec tous ces néons clignotants. Tout comme à New York la nuit, les véhicules de la SPCA. brillent par leur absence. Elle peut voir à travers les vitrines enfumées des couples se déhanchant au son d'une musique tonitruante. Sur le trottoir, comme à New York, les gens semblent perdus, les yeux hagards, le pas pressé. Plusieurs la poussent du pied, d'autres ne font que siffler les filles... Elle lève la tête pour y lire « Rue Sainte-Catherine ». Il y a des mendiants en haillons qui tendent la main :

– Ouais, tout un paradis.

C'est pourquoi elle bifurque à gauche sur la rue Peel. Plus loin, elle doit s'arrêter à une rue très large où le trafic est plus dense. Elle lève les yeux. Dans la cohue, personne ne la remarque lorsqu'elle traverse au feu vert.

– Avec tous mes honneurs, monsieur « Sherbroom » le secrétaire-trésorier.

Ah tiens ! Une oasis de paix, comme à Central Park, pense-t-elle. Il est temps que j'y arrive, j'espère ne pas revivre l'affaire de Madame Woodbury.

\* \* \*

Stan Loblawski est un personnage bien connu à Montréal et en Amérique, autant que Alexandre Le Grand dans la Babylone antique. La cinquantaine, les tempes grises, les yeux bleus, le menton quelque peu proéminent mais belle gueule, la carrure des Caucasiens, né au Canada, mais encore célibataire... Lorsque ses compagnons de

travail lui demandaient, plusieurs années auparavant, ce qu'il attendait pour se marier, il répondait qu'il n'avait pas le temps. Ses parents avaient émigré des pays de l'Europe de l'Est au début des années cinquante. Son père, un costaud au menton large et aux mains rudes, avait trouvé du travail dans une mine de l'Abitibi. Sa mère, cheveux blonds, pommettes des joues proéminentes, était aussi une vraie Caucasienne. Son passe-temps favori : à genoux, la tête plongée dans son jardin, à fouiller la terre avec ses deux ou trois chats qui se frottaient contre elle la queue en l'air.

Ses études terminées, Stan avait besogné à différents endroits pour gagner sa vie. Il avait été pompiste à Toronto, cuisinier à Calgary, barman à Mont-Joli quand, finalement, il avait décroché ce poste comme journaliste pigiste à Radio-Canada, ce dont il rêvait depuis longtemps. Petit à petit, on avait vu apparaître sa gueule au petit écran, il avait gravi tous les échelons. Depuis une dizaine d'années, ayant quelque peu modifié son nom, il anime le dimanche soir la populaire émission *The Stan Loblaw's show* à partir des studios de Radio-Canada à Montréal, un réseau qui couvre une grande partie de l'est de l'Amérique du nord, au sud aussi loin que New York. À l'ouest, aussi loin que Toronto et à l'est, il rejoint Bathurst et Gaspé. Son auditoire est vaste et son émission est variée. Souvent, il présente sous forme de vidéo, à l'auditoire qui assiste en direct et à ses millions de téléspectateurs, des interviews de personnes célèbres qu'il a lui-même interviewées dans leur salon. Du côté artistique, on avait vu les Burt Lancaster, Kirk Douglas, Gregory Peck ; d'autre part, il avait réussi à interviewer directement de son salon au palais de Buckingham la reine Élisabeth II, ainsi que le pape

Jean-Paul II au Vatican. Mais le meilleur de ses exploits était d'avoir réussi là où tant d'autres journalistes avaient échoué. De la « cité interdite » à Pékin, il avait interviewé Deng Xioping avant qu'il ne décède en 1997. Celui-ci avait déclaré à la toute dernière minute de l'émission, en brandissant l'index :

– Ce n'est pas vraiment moi qui dirige la Chine aujourd'hui, non plus Li Peng, mon second. Nous on s'enligne selon le petit livre rouge de Mao Tsé-Toung.

\* \* \*

Il n'y a pas une journée où Stan ne va pas faire sa marche ou son jogging au parc Mont-Royal. De la tour à logements sur l'avenue Docteur Penfield où il demeure, avec son sac à dos, il se rend jusqu'au chalet de la montagne. À mi-chemin, il s'arrête sur un des nombreux bancs pour déguster une collation et un cola. Ce jour-là, il y a un chat qui l'épie, ou plutôt une chatte. Il la voit et lui tend un demi-sandwich qu'elle gobe d'un coup. Alors, il lui en tend un deuxième. Avant de le saisir, elle laisse tomber dans le langage du pays « merci Monsieur ». Il fait semblant de ne pas l'entendre. Lorsqu'elle a terminé sa bouffe, il lui dit :

– Tiens, tu sais jaser, toi ?

– Ouais, avec ceux qui ne sont pas cons et qui veulent bien m'écouter.

– Je t'écoute.

Alors, elle lui raconte son incroyable odyssée à partir du 11 septembre à New York. Elle lui avoue avoir déjà porté le nom de Kiwi XII mais que les autres chats de Manhattan l'avaient surnommé Kat-Kan. Elle lui répète

les paroles de Rosa Hovington. Elle lui déclare avoir une mission à accomplir et lui avoue aussi qu'elle se cherche un foyer où elle pourra ronronner et recharger ses batteries avant de reprendre son périple vers le nord. Stan enchaîne :

– Je suis bien prêt à t'apporter avec moi mais il y a de petites règles à suivre. Il faudra reprendre ton ancien nom de noble chatte, parce que je n'aime pas ce Kat-Kan, ça sonne trop les bas fonds. Tu ne dois pas grimper aux rideaux. Il faudra aussi coopérer pour l'examen chez le vétérinaire et être silencieuse dans l'appartement où je demeure. Je veux pas voir tes griffes sur mon fauteuil en cuir, compris Kiwi XII ?

– Ouais, un changement d'huile avec ça ?

– Saute dans mon sac !

– Attends ! Je saute pas dans n'importe quel sac ! Moi aussi, je veux faire ma petite enquête maison.

– Vas-y, chère Kiwi XII.

– Aimes-tu les chats ?

– Oui, ma mère a toujours eu deux ou trois chats quand j'étais plus jeune. Je m'amusais avec eux.

– As-tu fait la guerre au Vietnam ?

– Euh... Non.

– Ça veut dire quoi, euh non ?

– Ça veut dire non, N-O-N.

– O.K. J'embarque.

Il n'est pas sorti du parc qu'il sent Kiwi s'agiter dans son dos.

– Qu'est-ce qui va pas à l'arrière ?

La tête sortie du sac, elle dit :

– J'ai une autre question.

– Pose-la, ta question, ma chère Kiwi.

– As-tu fait la guerre en 1944 ?  
– Mais non, j'étais même pas né à cette époque-là, dit-il en ralentissant ses pas.  
– Ça va, tu peux continuer à marcher.  
Il est maintenant rendu à la hauteur de l'avenue des Pins. Cette fois-ci, Stan sent des griffes dans son dos.  
– Encore des problèmes à l'arrière ?  
– Oui, sais-tu souder l'acier ?  
– Mais non ! Je connais rien à la soudure. Maintenant, écoute-moi bien, Kiwi XII. Bientôt on arrive chez moi, le concierge n'aime pas les chats, alors tu vas cesser tes questions de con et je veux que tu gardes le silence dans l'ascenseur.

\* \* \*

– Regarde-moi ça, dit Sébastien à Stan en auscultant Kiwi. Cette chatte, qui est âgée selon moi d'environ cinq ans, qui n'a jamais eu de foyer, qui a erré ici et là depuis New York, comme tu m'as raconté, hier encore elle fouillait dans les poubelles et regarde-moi ça cette propreté, incroyable ! Regarde sous son cou, c'est aussi blanc que mon sarrau. Évidemment, les chats sont les animaux les plus propres au monde.

C'est ce que déclare Sébastien, le vétérinaire. Stan lui a téléphoné le soir même. Deux heures après, il est apparu à l'appartement avec sa sacoche à la main et un paquet sous le bras. Il a profité de l'occasion pour passer à la boutique et s'acheter un sarrau neuf. Après lui avoir inoculé le vaccin antirabique, il déclare :

– Quelques jours de bons soins et de bonne nourriture et son poil va redevenir normal.

Sur sa fiche d'identification, il écrit :

Nom : Kiwi XII (chatte d'Espagne)

Âge : 5 ou 6 ans ?

Couleur : orangé, noir, blanc.

Lieu d'origine : New York.

Remarques : oreille gauche écorchée, encore féconde.

Il lui délivre sur le champ la licence requise par les autorités municipales et l'attache à son cou avec une lanière rose.

– Tiens, voilà, mon ami Stan ! Mais, à la prochaine occasion, tu devras te rendre à la clinique.

Comble de bonheur, pour Stan c'est sa journée de congé. Lui et Kiwi causent jusque tard dans la soirée. À la question que lui pose Stan sur cette idée saugrenue de s'enfuir vers le nord, elle répond :

– Vois-tu, mon cher ami, de la corniche où je suis née, la première chose que j'ai vue après avoir levé la tête et ouvert mes yeux, ce sont ces deux tours. Elles m'ont fascinée. J'en ai même attrapé des torticolis à force de me tordre le cou pour admirer leur sommet. Plus tard, elles sont devenues mon point de repère et mes idoles.

Lors de mes escapades, aussi loin que Brooklin ou Queens, je m'enlignais sur elles la nuit pour retrouver ma corniche. J'ai toujours rêvé d'accéder à leur dernier étage. À maintes occasions j'ai essayé, mais il y avait toujours un gardien au rez-de-chaussée pour me pousser du pied. Un jour, j'avais profité de la cohue matinale et j'avais réussi à me faufiler jusque dans l'ascenseur n° 6 de la tour nord. Au moment où les portes se refermaient, quelqu'un a lancé :

– Attendez, il y a un chat qui veut sortir d'ici.

– Alors quelqu'un m'a saisie et m'a déposée sur le plancher. Ensuite un autre employé m'a chassée dehors à coups de manche à balai. J'ai même tenté d'y accéder au moyen de mes griffes. Quelques jours avant le drame, j'avais réussi à grimper quatre ou cinq mètres sur la paroi de stuc de la tour sud, pour ensuite me cogner la tête à un parapet. Alors, il a fallu que je redescende à reculons et ça m'a pris une éternité pour atteindre le sol.

Stan a fermé l'appareil télé et est allé se chercher un cola. Quand il revient, elle reprend :

– Mon rêve était de voir ma ville du haut des airs. J'aurais pu voir l'Empire State et le Chrysler building à mes pieds ; j'aurais pu admirer la statue de la Liberté et son port, là où ma quarante-septième arrière-grand-mère, qui s'appelait Parsley, était arrivée avec Verrazano. J'aurais aussi vu le monde. Hélas ! Le 11 septembre, ce ne sont pas seulement les deux tours qui se sont écroulées, mais aussi tous mes rêves.

Stan se lève et lui apporte un bol d'eau pour qu'elle puisse se désaltérer. Il comprend qu'elle en a beaucoup à raconter, comme si elle n'avait jamais eu de confident. Après avoir lapé un bon coup, elle reprend :

– Vois-tu, mon ami, maintenant que les deux tours ne sont plus là, il est écrit dans mon livre de chat que c'est seulement du haut de la planète, c'est-à-dire du Pôle Nord, que je pourrai encore voir ma ville et le monde. N'oublie pas que j'ai ma boussole interne et mes moustaches pour me diriger la nuit.

– Stan est silencieux. Après un court moment de réflexion, elle reprend :

– Je pense que c'est un mal pour un bien. Qu'est-ce que je verrais si j'étais au Pôle Nord aujourd'hui ? De là-

haut, je verrais ma ville, mais les tours ne sont plus là ! À quoi bon ? Je verrais toutes les villes des Amériques avec leur lot de personnes sans abri ; je verrais aussi tous ces chiens et ces chats abandonnés qui se font jeter sur le côté de la route parce qu'ils n'ont pas de « papiers ». À ma droite, je verrais au loin toutes ces victimes d'Hiroshima et de Nagasaki. Plus loin au sud, je verrais tous ces gens qui crèvent de faim, et des soldats avec la casquette calée sur les yeux qui les poussent avec leur fusil. En arrière de moi, je verrais ceux qui possèdent des fusils, des tanks, des bazookas rouillés et des recettes pour fabriquer des gaz mortels qu'ils vendent à d'autres pays plus pauvres qu'eux. Et, à ma gauche, je verrais le comble de la stupidité humaine : des milliers de beaux jets luisants qui lancent des bombes partout sur les montagnes d'Afghanistan, tandis que lui, oui lui, ce fameux Oussama Ben Laden, je le verrais se promener librement dans les rues de Kaboul à leur insu, déguisé en Mère Teresa.

\* \* \*

Même s'il a neigé toute la nuit et que le sol a changé de couleur, Montréal ne devient jamais tout blanc. L'automne, ses rues pleines de gadoue, ses arbres, ses édifices centenaires sur le flanc du Mont-Royal sont gris, le ciel est bas, et novembre 2001 nous fait penser à celui de 1963...

Kiwi XII est confortablement assise sur le rebord de la fenêtre, juste au-dessus du calorifère. Elle fait la grosse vie. Elle est fière d'arborer sa petite médaille au cou avec un numéro de téléphone dessus (de la fenêtre du 9<sup>e</sup> étage, si des oiseaux volaient). Stan est à son travail, elle passe ainsi

de longues heures à regarder l'arrière-cour et le stationnement de l'édifice à logements. Quelquefois, des voitures arrivent, d'autres partent, des gens pressés en descendent, d'autres embarquent. Un peu en retrait, se trouve un gros container d'acier. Souvent, un homme en salopette s'affaire à râtelier les feuilles qui sont tombées sur le pavé ou à ramasser le moindre des petits papiers qui seraient tombés au sol. La journée précédente, elle l'a vu s'affairer à gratter le peu de neige qui s'était accumulée dans le stationnement pendant qu'un chat tout noir s'approchait de lui. Lorsqu'il l'a aperçu, il s'est mis à gesticuler en brandissant sa pelle en l'air pour l'éloigner. Le chat noir, ne s'arrêtant pas, se rapprochait de lui. Pris de frayeur, il avait laissé tomber sa pelle sur le sol et, à la grande course, il était allé se cacher derrière une camionnette à l'autre bout du stationnement.

Cette fois-ci, le chat qui s'en approche est étrangement bariolé. Ce doit être une autre chatte de gouttière. Lorsqu'il l'aperçoit, il lui lance son râteau d'acier qui la frôle de près. Celle-ci déguerpit à vive allure. Il doit vociférer. Dans un élan de rage, il court vers le container d'acier, s'appuie la tête contre et le frappe à grands coups de poing répétés.

Il s'appelle Dubois, le concierge. Les femmes de l'édifice l'ont surnommé Cœur de bois. Un jour, Madame Painchaud, la voisine de palier, a raconté à Stan comment Dubois avait enlevé le chat des bras de Madame Redick du sixième étage. Après avoir sonné à la porte, il était entré tout de go et lui avait déclaré qu'il ne faisait qu'appliquer les règles de l'édifice. Madame Redick, qui adorait son chat, le tenait fermement mais Dubois, qui était ganté, le lui avait enlevé de force et était allé le porter tout droit à la

SPCA. Madame Redick, une femme frêle et vivant seule, en avait fait une dépression et avait dû consulter son médecin. Une autre fois, elle raconta qu'elle l'avait surpris à fouiller dans les sacs verts à la recherche d'indices qui auraient pu incriminer certains locataires possédant des chats ou des chiens.

\* \* \*

Ce jour-là, Stan est arrivé plus tôt de son travail. Il prépare son repas quand on sonne à la porte. Kiwi, qui s'affaire à se toiletter, regarde du coin de l'œil. Elle croit reconnaître l'individu du stationnement. Elle voit ses yeux globuleux et son visage blafard.

– Monsieur Loblawski, vous possédez un chat.

Devant l'air ébahi de Stan, il laisse voir une boîte de nourriture pour chat. Elle est vide.

– J'ai la preuve, monsieur Loblawski.

Et d'une voix mielleuse, il continue :

– Vous savez, monsieur Loblawski, vous êtes une personnalité bien connue à Montréal et je voudrais pas être obligé de...

Stan lui répond d'un ton sec :

– Ça va ! Je vais m'arranger avec ça.

Et il lui ferme la porte au nez. Un peu plus tard, il avoue à Kiwi qui a l'air songeur :

– Ne t'inquiète pas, honorable Kiwi, tu peux continuer à ronronner.

Et les paroles de Madame Hovington n'auront pas été dites en vain.

Même s'il a quitté sa ville natale depuis de nombreuses années, il n'a pas oublié le pays de son enfance pour autant et il déclare :

– Je vais lui montrer à Cœur de Bois que, moi, je peux avoir le cœur aussi dur que le roc de la mine là où mon père travaillait en 1950.

Voilà pourquoi souvent il apporte les boîtes de nourriture vides dans son sac et en dispose à son lieu de travail, au studio. En plus, il a modifié quelque peu le décor de son salon en installant des poteaux grimpants faits de mardriers de bois entourés de retailles de tapis.

– Ce soir-là, la noble chatte s'est permis rien de moins que le fauteuil de cuir de Stan pour dormir de tout son long. Une voix qui lui est familière provenant de l'appareil télé l'a réveillée. Maintenant elle voit nul autre que son maître à l'écran avec sa belle gueule et son incomparable prestance sur scène, sous les projecteurs, une assistance de plusieurs centaines de personnes remplit la salle.

– Maintenant, mesdames et messieurs, chers téléspectateurs pour terminer la soirée, comme d'habitude, j'ai ma petite surprise à vous présenter. Lui, il est de Budapest, en Hongrie, et ses petits compagnons viennent d'Afrique. Ils sont tous venus en Amérique pour nous faire rire. Ils vont nous en faire voir de toutes les couleurs, et nous, à Radio-Canada Télévision, on ne fait pas les choses à moitié. On a obtenu la « première » de leur tournée en Amérique du Nord. Chers téléspectateurs, je suis fier de vous présenter l'incomparable, l'unique monsieur Gibb et ses p'tits chimpanzés savants. Monsieur Gibb !

De ce fameux monsieur Gibb, Kiwi ne voit même pas l'ombrage. Les petits chimpanzés qui le précèdent en grimaçant la font bondir et s'enfuir pattes à son cou.

Sous le lit de Stan, elle passe de longues heures blottie, ne fermant même pas un œil, se remémorant le triste événement qu'elle a vécu sur la barge *Crude Oil* plusieurs jours auparavant.

Plus tard, en fouinant dans l'appartement, elle voit des bagages et des sacs de voyage. Sur un des sacs, il y a un livret bleu rigide. Avec sa patte devant, elle l'ouvre et reconnaît la gueule de son maître, et lit :

Nom : Loblawski

Prénom : Stanley

Couleur des yeux : bleu

Lieu de naissance : Rouyn Noranda Qc. Ca.

En même temps, le dé clic de l'appareil Téléx se fait entendre. Elle s'en approche et peut lire : « Message : Voyage à Hollywood annulé, remis à plus tard. Raison : Menaces terroristes. Signé : Rob Alain, Agent de presse. »

\* \* \*

L'entraînement est laborieux. À tous les jours, il faut répéter. Kiwi, d'un bond, doit sauter sur un tabouret surélevé devant un micro improvisé avec un manche à balai. Stan a monté les lampes de salon en semblant de projecteurs. Elle doit aussi répéter son texte. Il lui a dit : « Je vais t'obtenir un *cameo*<sup>14</sup> à la fin de mon émission dimanche prochain. » En somme, il veut être sûr qu'elle n'ait pas un trac insurmontable au moment de son apparition devant les caméras. Lui, ne veut surtout pas être transporté par deux mastodontes et séjourner dans une maison de santé au cas où son plan échouerait.

En coulisses, il lui répète :

– N’oublie pas les paroles de Madame Hovington. Tu regarderas la caméra en face. D’ailleurs, je serai là.

Le régisseur, un nommé Morris, ne semble pas enthousiaste du tout à tel projet. Il lui déclare même :

– J’ai peur de perdre mon chapeau avec c’t’affaire-là.

À quoi bon, Morris n’est pas le grand décideur du *Stan Loblaw’s Show*.

L’émission est rendue à la dernière partie. Après avoir présenté une pléiade d’artistes, Stan a été applaudi à tout rompre. Il apparaît avec sa prestance habituelle.

– Merci mesdames et messieurs.

Il fait signe de ses mains pour faire cesser les applaudissements.

– Merci, maintenant, chers téléspectateurs. Ma petite surprise, cette semaine, en est toute une. Vous souvenez-vous du 11 septembre dernier ? New York a été frappé, horriblement frappé, et nous admirons tous ces héros. Pendant que les gens descendaient à l’épouvante les escaliers des deux tours pour sauver leur vie, ces valeureux pompiers, eux, ils montaient. Ils ont même réussi à sauver quelques vies, mais eux n’en sont pas redescendus, triste affaire.

– Il fait une pause avant de poursuivre :

– Saviez-vous que la ville de New York possède aussi sa petite héroïne. Hé oui, dont personne n’a jamais entendu parler, ni vue. C’est une chatte, mais oui, une petite chatte d’Espagne, et qui parle à part ça ! Apparemment, semblable phénomène se serait produit au Chili en 1928. Elle a sauvé la vie d’une personne tout près de Ground Zero. Bien oui, imaginez-vous une jeune femme perdue dans la fumée qui se dirige en sens contraire, tout droit vers

sa mort et cette courageuse petite chatte, qui l'a vue, s'est cambrée devant elle et lui a dit : « Stop ! C'est pas là qu'il faut aller, c'est là ! » En lui montrant la direction avec sa patte devant.

– Il fait une autre pause.

– Elle est avec nous ce soir et elle a un message à nous livrer. Ne vous attendez pas à la voir articuler ses mots avec ses mâchoires comme moi.

Et il fait aller ses mâchoires avec excès en faisant des yeux de merlan frit. L'assistance se met à rire.

– Mais non, elle a une très bonne diction que vous entendrez très bien de sa bouche légèrement ouverte, c'est tout, mais non ! Mesdames et messieurs de l'assistance, ne riez pas, vous souvenez-vous, l'an dernier, lorsque je vous ai présenté Sarah la perruche qui imitait si bien Céline Dion, hein ? Vous souvenez-vous ? *The power of love* ? Ce soir, cette petite chatte d'Espagne plaide la cause de ses semblables, les chats domestiques, ces chers animaux qui sont abandonnés et bousculés. Même si elle n'a pas de pedigree, elle est descendante d'une longue lignée, depuis Verrazano en 1525. Voilà pourquoi on l'appelle Kiwi XII. Chers téléspectateurs, je laisse la parole à la petite héroïne de New York, Kiwi XII.

Elle apparaît en trotinant sur scène. D'un bond, elle monte sur le tabouret surélevé. L'assistance, qui se chiffre à quelques centaines de personnes, reste bouche bée.

– Merci mou... Eeh, mesdames et messieurs, ce qu'a dit Stan n'est que la vérité, mais là n'est pas l'importance, si je suis ici ce soir, comme mon ami Stan l'a dit, c'est pour plaider la cause de tous les miens, les chats de gouttière.

Le régisseur Morris s'est rapproché de Stan, d'un air craintif, les lèvres tremblantes. Il déclare à voix basse :

– Tabarnak ! Stan, je suis pas le seul qui risque de perdre son chapeau avec c’t’affaire-là. Coupe-la, coupe-la tout de suite !

Stan ne dit rien et lui indique de se taire. Morris retourne dans les coulisses en passant devant l’orchestre dont les musiciens sont restés figés, bâtons de tambour suspendus aux doigts, flûte au bec et guitare à la hanche, tous ébahis.

Confortablement assise, queue pendante, elle continue :

– Oui, tous les miens qui sont bafoués et abandonnés, souvent sur le côté de la route comme ces pauvres chiens qui n’ont pas de « papiers » et qui se font bousculer eux aussi. Messieurs, pourquoi nous pousser à coups de pied lorsque vous avez peur de nous ? Pourquoi nous abandonner en forêt si on laisse des poils sur vos fauteuils ? Je vous demande de nous traiter humainement, comme on vous l’a enseigné, voilà deux mille ans. Un de vos prophètes vous l’a pourtant bien dit : « Le mal que vous faites au plus petit d’entre les miens, c’est à moi que vous le faites. » Oui je sais, vous l’avez oublié. Hélas ! Cela fait tellement longtemps. Vos fameux Révérends Pères dans leur église vous ont raconté tellement de sornettes qu’eux-mêmes ne voulaient rien savoir. Ce soir, je vous le rappelle à tous. Messieurs en Asie, peut-être m’entendrez-vous. Pourquoi nous ébouillanter avant de nous abattre pour ensuite nous bouffer ?

Elle se met à chanceler et, d’un coup de griffe, elle arrache la petite boucle rose que Stan lui avait accrochée au cou. Remplie d’émotion, son poil se hérisse. Élevant la voix, elle lance :

– Nous appartenons à cette terre, nous aussi. M’entendez-vous ? Oui, m’entendez-vous, bande de cons ?

Voyant qu’elle avait dévié de sa route et qu’elle s’aventurait sur un terrain ombrageux, Stan fait signe au caméraman de couper. L’orchestre se met à jouer le thème terminal de l’émission (avec de fausses notes). L’assistance ébahie reste silencieuse, personne n’applaudit. Puis, l’écran change pour des annonces publicitaires.

\* \* \*

À quelques rues de là, Jean-Paul, le chasseur, est confortablement assis dans son fauteuil et regarde la télé. Il en reste abasourdi avec des croustilles dans la bouche. Caroline, sa petite fille adolescente, lui arrache d’un coup le sac des mains et lui déclare :

– Je fais du gardiennage ces temps-ci dans le voisinage, et je vais m’en racheter un autre chaton, et tu viendras essayer de le faire disparaître à une de ces soirées d’Halloween.

\* \* \*

L’évènement a eu l’effet d’une bombe et les autres chaînes de télévision en ont fait la une de leur journal télévisé. Tout de suite après, les gens peuvent revoir Kiwi avec son oreille écorchée prononçant la dernière phrase de son discours : « M’entendez-vous bande de cons ? » Stan est rentré chez lui avec Kiwi sous le bras. À son entrée dans l’appartement, les appareils téléphoniques et télex clignent. Le lendemain, c’est la folie furieuse dans les systèmes

médiatiques. Le réseau Internet s'empare de l'affaire qui fait le tour du monde comme une traînée de poudre.

Le lundi matin, tous les grands journaux du monde titrent l'événement : la *Pravda de Moscou*, le *Daily* de Londres, même l'*Osservatore Romano* y a trouvé intérêt. Seul le *Shanghai News* a gardé le silence...

En même temps, au quartier général de l'OTAN à Bruxelles, un lieutenant-colonel d'armée d'un autre pays termine sa journée de travail... Il a une casquette sur les yeux et son uniforme est bardé de rubans. Une serviette à documents est solidement attachée à son poignet : elle doit contenir des disquettes, des jeux de guerre Nintendo ou des DVD. Il peut voir et lire en grosses lettres par-dessus l'épaule d'un autre passager de l'ascenseur ce que le journal *La libre Belgique* publie la journée même : « M'entendez-vous, bande de cons ? »

\* \* \*

Stan est rentré à son travail. Comme d'habitude, il s'affaire sur le plateau de répétition avec danseurs, danseuses et orchestre lorsque Maryse, la secrétaire du directeur à la programmation, s'approche de lui. D'âge mûr, costume bleu royal, élégante jusqu'au bout des ongles, elle a un dictaphone à la main :

- Monsieur Loblawsky ?
- Oui.
- Vous montez au 19<sup>e</sup> avec moi.
- Ah oui.

Aussitôt entrée dans l'ascenseur, au lieu d'appuyer sur le bouton, elle sort un cellulaire de la poche de son

costume et compose un court numéro qui fait démarrer l'habitable.

– Ah tiens ? C'est nouveau ça ?

– Oui, ça me permet de monter directement au 19<sup>e</sup>, c'est plus vite. Je suis la seule à connaître le code.

Maryse, en face de lui, a les yeux fixés au plafond. Stan, le dos au mur, chemise blanche, manches relevées et bras croisés, trouve intérêt à regarder son visage ovale et son cou gracieux. Un parfum haut de gamme embaume l'ascenseur. Machinalement elle ferme son dictaphone.

Stan engage la discussion :

– Comment est-ce qu'il est comme patron, monsieur X ?

– Il est haut placé.

– Je comprends qu'il soit haut placé, avec son bureau au dernier étage.

Elle le toise d'un regard et ajoute :

– Son thermomètre est à cent Celsius.

Stan lâche un « oooooo » en s'agitant le bras tout comme s'il s'était brûlé à la main.

La porte est entrouverte, tous les appareils téléphoniques clignotent. Monsieur X l'attend, les coudes appuyés sur son bureau, la tête entre les deux mains. Quand il le voit, tel un soldat armé d'un gros canon, rouge de colère, il entame :

– Ah enfin toi, Loblawski ! Sais-tu qui vient juste de m'appeler ? Nul autre que le premier ministre lui-même. Tu dois trouver des explications, et vite à part ça, à ta supposée chatte qui parle, cette Kiki ou Kiwi, j'en sais plus, parce que le premier ministre n'endurera pas de canular à la télévision d'état lui, il est terre-à-terre. J'le connais, s'il y en a un qui doit perdre son chapeau avec c't'affaire-

là, c'est toi, c'est pas moi. As-tu compris Loblawski ? (Il frappe fortement le bureau avec son poing.) Sinon tu vas voir qui est le boss ici. Tu vois tous ces appareils qui clignotent ? Celui-ci c'est mon PDG qui essaie de me rejoindre depuis le matin. J'ose pas lui répondre. Celui-là vient des États-Unis, c'est peut-être le maire de New York, et tous les autres c'est le monde entier qui me pousse dans le dos, ça me prend des explications, Loblawski, pas plus tard qu'à la prochaine émission.

Son visage n'a pas dérougi. À bout de souffle et halestant, il ne peut que prononcer une partie d'un mot qui semble être un juron : « Barnak ! »

Il fait signe à Maryse qui est confuse que c'est terminé. Stan n'a qu'à répondre :

– Oui, Monsieur, oui Monsieur.

\* \* \*

L'association pour la défense des animaux se met de la partie. On tient un débat public sur plusieurs réseaux des États-Unis et du Canada simultanément. Les physiiciens spécialistes, tous en faveur de l'expérimentation sur des animaux afin de créer de nouveaux produits de maquillage haut de gamme, en font partie. « Pour que la gent féminine soit encore plus jolie », se plaît à dire le docteur Smallwood, leur porte-parole.

Dans l'assistance de quelques dizaines de personnes, ceux qui défendent les chiens et les chats huent. Ils prétendent que les produits à base de latex et biologiques sont aussi bons en plus d'être moins onéreux. Ils leur rappellent que de tels produits sont déjà sur les tablettes de pharmacies en Europe.

« Regardez-moi, déclare une jeune femme aux lèvres pulpeuses, je ne porte jamais de rouge à lèvres et les hommes me courent après pareil. »

\* \* \*

Contrairement à l'habitude, ce soir-là, le *Stan Loblaw's Show* débute avec des projecteurs moins puissants. Les danseurs et danseuses brillent par leur absence. Les musiciens aussi attendent dans les coulisses. Stan commence par déclarer que, vu la polémique et les remous que le précédent spectacle a créés, il se doit d'expliquer scientifiquement pareil phénomène et que la partie artistique de l'émission aura lieu après. D'abord, il présente monsieur Frédéric Mercier, professeur en médecine animale de l'Université de Sherbrooke. Il a enseigné plusieurs années dans une université d'Afrique du Sud. Voilà pourquoi on l'appelle encore aujourd'hui Daktari. D'autre part, monsieur Tom Goldberg, docteur en zoologie de l'Université Western de London en Ontario.

Dans un long exposé, le Daktari Mercier, avec craie à la main et devant un tableau noir, illustre la similitude des cordes vocales d'un chat, d'un perroquet et d'une corneille. Il démontre le petit chaînon manquant entre eux. Il déclare que, anatomiquement parlant, le petit chaînon aurait pu être existant chez la petite chatte de New York. Ce qui aurait créé l'effet connexion et qu'elle aurait pu parler. Il avoue qu'à la suite d'un voyage à Berlin en 1990, il avait vu sur table, à l'université Freie avec d'autres savants, le squelette d'un chat de 1928, provenant du Chili. Le groupe avait pu examiner avec soin les cordes vocales

du phénoménal spécimen. Ensuite, il cède la parole à son collègue.

À son tour, le docteur Goldberg explique que même si le petit chaînon manquant est bien apparent, comme l'a démontré le Daktari Mercier, un choc traumatique de l'ampleur de la tragédie du 11 septembre aurait pu être l'élément déclencheur, et que ladite chatte aurait pu soudainement trouver la voix pour sauver une ou plusieurs personnes. Ensuite, il explique aux téléspectateurs et à l'assistance que pareil phénomène s'est déjà produit chez les humains. Maintes fois des muets avaient soudainement trouvé la voix à la suite de chocs violents, tel cet évènement survenu au Dakota et qui avait fait la une voilà quelques années. Un père imbécile était embarqué dans son auto et, sans regarder en arrière, il avait embrayé et reculé sur son enfant de deux ans. Le voisin, un garçon d'une douzaine d'années qui était muet depuis sa naissance, avait tout vu. Il avait soudainement trouvé la voix pour crier à plein poumon « STOP STOP BABY STOP ». Non seulement il avait trouvé la voix mais il avait aussi trouvé la force nécessaire pour soulever l'arrière de l'auto par le pare-choc, assez pour que les pneus ne touchent plus le sol. Le père idiot avait pu ainsi sortir son enfant indemne. Le teint blafard, les lèvres tremblantes, lorgnant le père, le jeunot avait pu articuler un autre mot : « S-TU-PID. »

Il termine son exposé en félicitant la petite chatte Kiwi XII pour son courage et déclare que, même si elle ne possède pas de pedigree, elle pourra remplir une application pour devenir une sainte et que le Vatican serait sûrement d'accord. Ironiquement, il déclare que la ville de Montréal

y trouverait sûrement intérêt à nommer une rue « Sainte Kiwi XII ».

Stan remercie les deux éminents spécialistes d'avoir réussi à éclairer la lanterne des millions de téléspectateurs. Il remarque que l'assistance est silencieuse et tendue. Il n'a pas son pareil sur tout le continent pour déridier une foule aussi nombreuse et crispée soit-elle. Après s'être secoué légèrement la tête, il simule le geste que tout être humain accomplit une ou plusieurs fois dans sa vie, celui de vérifier le niveau d'huile dans un moteur automobile. Il penche la tête, mime le geste d'introduire la longue tige dans l'oreille, la sort, l'essuie avec le mouchoir qui dépasse de la poche de son veston. Il la replonge de nouveau et la sort une dernière fois pour la lire et déclare d'un air triomphant : « Il est écrit full ! »

Son geste loufoque suffit pour que l'assistance explose de rire et l'applaudisse à tout rompre. Des millions de téléspectateurs, dans leur maison, poussent de leurs pieds la table du leur salon.

L'écho du *Stan Loblaw's Show* continue à retentir dans le monde. Les médias l'appellent « l'affaire Kiwi ». En Chine, le premier ministre Li Ping Pi et son second Pi Pong Li profitent du discours annuel à la nation pour mentionner quelques décisions récemment prises. D'abord, le premier ministre annonce que certaines provinces du pays doivent s'ajuster à l'heure de Greenwich et que toute consommation de viande féline et canine sera désormais strictement interdite. Il ajoute que telle décision est nécessaire pour redorer le blason du pays en vue de l'obtention des jeux Olympiques de 2008.

En ajustant son appareil auditif, le sage et vieil homme cède le micro à son second qui, lui, se dit heureux de la

déclaration de son premier ministre. Il avoue que, si Mao était encore vivant, il serait fier d'une telle décision et souhaite longue vie à tous les Chinois dont le signe astrologique est le chat. La déclaration de Li Ping Pi a l'effet d'une bombe sur tout le continent et tous les pays d'Asie emboîtent le pas : la Corée, le Laos, la Birmanie, etc.

Plus près de nous, la compagnie Internationale Beauty Institute de Chicago avise à toutes ses succursales, les gros fournisseurs de produits de maquillage, de parfum, de rouge à lèvres, etc. que tous les produits de beauté à base animale ne seront plus disponibles. Après expérimentation, les produits botaniques se sont avérés meilleurs et garantis. Les associations de défenseurs des animaux ainsi que tous les gens qui administrent les centres de Humane Society du Canada et des États-Unis et ceux de la SPCA jubilent.

Les gouvernements des provinces et du Canada cessent d'agir comme des imbéciles. Ils s'ouvrent enfin les yeux. Au lieu des miettes habituelles qu'ils donnent à ces organismes, ils augmentent leur donation de plusieurs milliers de dollars.

Dans le bureau de Rob Alain, l'agent de presse de Stan, les appareils médiatiques n'ont pas cessé de clignoter. Un fax du ministère de l'intérieur à Washington enjoint à monsieur Stan Loblawski de ramener la petite chatte au poste frontière le plus près. Les agents spéciaux iront à sa rencontre afin qu'elle puisse reprendre sa citoyenneté américaine.

À Aberdeen, au Maryland, Cindy Matheson vient tout juste de déposer ses emplettes quand le téléphone sonne :

- Madame Matheson ?
- À l'appareil.

– Je suis Jim Straw du réseau AMS, je vous invite pour un interview en studio à New York.

– J’ai déjà eu une invitation du réseau BTS.

– Vous n’aurez rien à déboursier, Madame Matheson.

– Votre secrétaire n’est-elle pas là ?

– Mais oui, Kim est ici, mais quand il s’agit de contact important, j’aime mieux composer moi-même.

– Y a-t-il un balai dans votre bureau, monsieur Straw ?

– Euh, il doit y en avoir un dans le placard, pourquoi ?

– Allez le chercher.

– Écoutez, Madame Matheson.

– Monsieur X du réseau BTS m’a dit...

– Attendez, Madame Matheson. (Pause.) Je l’ai, ce foutu balai, et quoi encore ?

– Après que vous aurez raccroché, serrez fermement le balai dans vos mains et regardez le bout du manche au-dessus de votre tête. En tournant sur vous-même, comptez les tours que vous ferez, le nombre déterminera la date que je pourrai vous rencontrer.

Kim regarde agir son patron. Elle est éberluée. Il n’a même pas le temps de compter jusqu’à dix qu’il tombe d’étourdissement sur le plancher, comme un sac de sable, laissant entendre un bruit sourd. Il a les yeux hagards et l’écume à la bouche. Kim se penche vers lui. Il tient toujours le balai dans ses mains crispées. Elle lui touche le front, saisit le téléphone et compose le 911.

\* \* \*

L'hiver s'est montré la face. Déjà, des guirlandes scintillent et des boules multicolores font leur apparition dans les sapins de Noël. Le soleil s'est levé à l'horizon, décembre a cloué novembre au sol et l'a même recouvert d'un drap blanc.

\* \* \*

« L'affaire Kiwi » a cessé de faire la une mais demeure un sujet de discussion important dans le monde, dans les tavernes, là où des hommes boivent de la bière. Lorsque quelqu'un mentionne « l'affaire kiwi », certains d'entre eux rient jaune...

Stan a rebranché son répondeur automatique et il continue ses randonnées dans le parc du Mont-Royal. Kiwi le suit pas à pas.

Un jour, elle aperçoit une croix très haute sur le sommet de la montagne. D'un bond, elle saute par-dessus l'enclos qui l'entoure. Elle essaie de la grimper, mais ses griffes n'ont aucune prise sur la structure d'acier. Alors, elle se contente de grimper aux arbres. Elle choisit celui qui semble être le plus haut. Bien perchée sur une branche solide, elle passe ainsi de longues minutes à regarder vers le sud. Le sort de ses chatons ne l'inquiète pas pour autant parce qu'elle sait qu'ils sont entre les bonnes mains de ce brave Noé. « Je verrai à ce qu'ils ne soient pas dégriffés », avait-il déclaré.

Sans doute revoit-elle, de sa corniche, la matinée du 11 septembre, ces milliers de gens qui se dirigeaient d'un pas pressé vers le World Trade Center et qui s'étaient engouffrés dans les ascenseurs du rez-de-chaussée, pour ensuite se faire hisser au ciel...

Certes, elle n'avait pas vu, comme personne d'ailleurs, lorsque le premier avion avait percuté de plein fouet la tour nord, mais elle avait bien entendu le terrible « crash ». Éberluée comme tous ces gens qui regardaient la fumée dans le ciel, elle avait bien vu ce deuxième bolide qui volait plus bas que d'habitude se diriger tout droit vers la tour sud et ce deuxième « crash » infernal. Elle avait entendu les cris d'horreur que tous ces gens avaient lancés en regardant en l'air. Sans doute, se dit-elle, « un sale coup d'cochon » à mes idoles les deux tours, à ma ville et au monde.

Lorsque, las de faire les cent pas en patientant, Stan n'a qu'à prononcer le mot « home » pour qu'elle descende du gros arbre toute d'une traite, la mine triste, et le suive pas à pas jusqu'à l'appartement.

Kiwi a abandonné son projet de s'aventurer aussi loin que le pôle Nord, ayant enfin trouvé un endroit idéal pour ronronner. « Et puis, se dit-elle, même si je n'ai pas de pedigree, les paroles de madame Hovington n'ont pas été dites en vain. » Elle espère qu'un bon jour son maître Stan la laissera libre pour qu'une nuit, elle ose une petite escapade du côté de Côte-des-Neiges afin que la descendance de noble Kiwi puisse se perpétuer. Elle espère aussi qu'à l'avenir, son maître saura manigancer adroitement pour toutes les chattes d'Espagne afin de leur obtenir un pedigree, comme quelqu'un l'a fait voilà plusieurs années pour les Maine coons. « Ainsi, j'aurais mes papiers », se laisse-t-elle à rêvasser.

\* \* \*

L'avenue Docteur Penfield s'est asséchée par le froid. Le flanc du Mont-Royal est maintenant tout blanc et ses arbres gris enjolivent le décor féérique de Montréal. La vie semble redevenir normale pour le populaire animateur de télévision. Un matin, alors qu'il est sur le point de quitter pour son travail, sac à la main, Kiwi, de sa fenêtre habituelle, lance :

– Stan, viens ici.

Il s'approche.

– Tape-moi dessus.

– Quoi ?

– Allez, tape-moi dessus.

– Voyons, tu sais bien que je lèverai jamais la main sur toi, chère Kiwi. C'est quoi le problème ?

– Parce que, si je dors, je veux être bien sûre que je ne rêve pas. Regarde en bas.

Stan s'approche de la fenêtre. Il voit Dubois à genoux dans la neige avec un plat de nourriture au bout de son bras. Il attire un chaton craintif. Lorsqu'il peut l'attraper, de ses mains, il le porte à sa figure.

**FIN**

## NOTE

1. Dammit : juron, dans le langage populaire américain.
2. Dr Ballard : marque de nourriture pour chats.
3. Boom : de l'anglais, la flèche ou le mât d'une grue.
4. West Point : célèbre école militaire de l'armée américaine.
5. Marines : unité d'armée terrestre des USA.
6. Célèbre chanson du folklore américain popularisée par Johnny Cash.
7. Manière de transporter les victimes de mort violente dans l'état de New York.
8. Sing Sing : célèbre prison de l'état de New York.
9. Ludlow : petite ville du Maine où est situé le cimetière des animaux, d'après le roman de Stephen King *Simetary*.
10. Mille : mesure de distance américaine sur odomètre automobile.
11. Jean Ferguson : écrivain du Québec (1939-2003).
12. Séraphin : personnage légendaire du Québec. Son nom est synonyme d'avare.
13. D'après le roman de Stuart Palmer *Le persan bleu a vu la mort*.
14. Cameo : de l'anglais, apparence brève à la fin d'une émission de télévision.





